

Silvia Caianiello

Figures du temps historique et instances de la méthode *



Laboratorio dell'ISPF, XIV, 2017

21

1.

Les figures du temps fermé et l'avènement de la méthode philologique

1.1. *L'avènement de la conscience historique*

Qu'est que c'est la conscience historique? On relie d'habitude à cette expression une représentation du temps historique caractérisé par l'irréversibilité, la conscience d'une coupure dont dérive la sanction d'une distance incontournable entre le passé et le présent; telle, que pour saisir le sens recelé dans des monuments, des événements, du mode de vivre et de penser des hommes et femmes du passé il ne suffit pas de recourir aux catégories qu'on utilise pour comprendre les contemporaines. La conscience historique a donc à voir avec l'étrangeté du passé.

Il s'agit donc de préciser quelle sorte d'altérité est en jeu dans la conscience historique. La sociologie nous a appris qu'il y a une multiplicité des temps sociaux¹, qui peuvent être si différents, entre couches d'une même société, entre sociétés différentes et structures et objets différentes de la vie intersubjective, qu'il serait difficile de bâtir une unité même entre passés différents, si non sous la mesure formelle du temps objective, c'est-à-dire par un système de référence externe à l'expérience vécue. Mais le temps historique n'est pas simplement le temps social généralisé ou réduit à un dénominateur commun minimal d'une culture ou des différentes cultures. Je reviendrais sur cette question dans la dernière leçon; pour le moment je vous propose de l'envisager selon les deux catégories formalisés par Koselleck: espace d'expérience et horizon d'attente, comme les catégories formelles dont dérive «la possibilité même qu'il y a une histoire»². Pour Koselleck, il est seulement lorsqu'un écart s'établit entre les deux que la perception de l'histoire nécessite de ou implique une conscience historique, un passage qui est liée à l'émergence d'un avenir imprédictible.

Cette marque si aigüe de la discontinuité et de l'irréversibilité, qui fait qu'il y a un décalage entre l'espace d'expérience et l'horizon d'attente, n'est pourtant pas du tout une constante de la représentation que l'on s'est fait du temps historique pour la plus grande partie de l'histoire humaine.

Pour comprendre ce tournant, ce seuil que, on le verra, on repère en occident dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, il faut reconstruire, naturellement de façon idéaltypique, quelles figures du temps historique encadraient

* Ce texte est issu des conférences données en septembre 2016 dans le contexte du Programa de Pós Graduação em Historia, Universidad Federal de Goiás, Brésil.

¹ P.A. Sorokin et R.K. Merton, *Social time: A methodological and functional analysis*, dans «American Journal of Sociology», 42, 1937, p. 615-629; N. Elias, *Du temps* (1984), Paris, Pluriel, 2014; G. Gurvitch, *La multiplicité des temps sociaux*, dans Id., *La vocation actuelle de la sociologie*, Paris, PUF, 1963, p. 326-430; A. Maillard, *Les temps de l'historien et du sociologue*, dans «Cahiers internationaux de sociologie», 2005, 119, 2, p. 197-222; J. May et N. Thrift (eds.), *Timespace: Geographies of temporality*, London, Routledge, 2001.

² R. Koselleck, *Vergangene Zukunft* (1989), Frankfurt am Main, Suhrkamp, p. 351 (tr. fr. *Le futur passé*, Paris, Editions de l'EHESS, 1990).

dans l'antiquité l'expérience du temps et même son intelligibilité. Je me réfère ici seulement à l'histoire de l'occident, même si la question si le jaillissement d'une conscience de l'historicité soit ou non unique à la tradition occidentale, ou bien quelque chose d'analogue soit reconnaissable dans des autres cultures, est tout à fait actuelle, et en fait de quelques années la question commence à être investiguée de façon plus systématique³. Quoique que ce soit, ce jaillissement fait partie intégrante de la construction historique de l'occident, dont l'Age moderne serait le déclenchement décisif.

1.2. *Le temps historique entre cercle et flèche*

Il y a premièrement la figure du temps cyclique, structure de répétition, réfléchissant le temps de la nature propres aux sociétés rurales et qui apparaît dominant dans la pensée grecque⁴ – on en retrouve une caractérisation accomplie chez Hésiode.

Toutefois, il a été montré que même la régularité et uniformité attribuées à la nature – la nature nourricière, mais aussi la nature géométrique des mouvements astraux – sont déjà le produit d'une négociation entre les rythmes collectifs «de la société humaines avec les révolutions naturelles de la terre et des astres, qui toutefois ne suivent de mesures uniformes»⁵. Même cette circularité parfaite, si longtemps perçue comme naturelle est donc en réalité déjà un temps tout-à-fait sociale, issu d'un processus intersubjectif de *standardisation*.

Il est encore important de souligner que la structure de la répétition n'est pas nécessairement pour ainsi dire une structure dépressive, mélancolique du temps. Au contraire, elle peut déclencher aussi bien une attitude, politique au sens large du mot, d'espoir et d'attente positive vis-à-vis de l'avenir: comme dans le cycle de la productivité naturelle, comme dans le mythe de Perséphone, le cercle peut signifier la promesse d'une renaissance après la perte et l'aridité.

Il y a de l'autre côté, dès l'avent du christianisme, le temps du *salut*. Il s'agit d'un temps linéaire, de la chute à la rédemption, lequel est aussi la fin du temps. Donc un temps linéaire mais pas ouvert, le temps en tant que flèche, qui a un commencement et une fin, en s'accomplissant dans le jugement dernier.

On voit donc qu'aucune de ces figures n'entraînent pas un véritable future, un avenir qui ne soit de quelques façon prédéfini; c'est-à-dire un avenir selon le sens que nous donnons à ce mot, qui se réfère plutôt à un développement qui ne peut pas être déterminé en avance, sujet aux possibles de l'action humaine ou de la chance.

Augustine inaugure la doctrine de la duplicité des temps, la simultanéité entre temps profane et temps sacré, dans le deux *civitates*, de dieu et de

³ Voir par exemple J. Rüsen (hrsg. von), *Western historical thinking: An intercultural debate*, Bielefeld, Berghahn Books, 2002; C.-C. Huang et J. Rüsen (hrsg. von), *Chinese historical thinking: An intercultural discussion*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2015.

⁴ A. Lampugnani, *Il ciclo nel pensiero greco fino ad Aristotele*, Firenze, La Nuova Italia, 1968.

⁵ A. Borst, *Computus: Zeit und Zahl in der Geschichte Europas*, Berlin, K. Wagenbach, 1991.

l'homme, dont participent les chrétiens en raison de leur propre duplicité, en tant qu'âme immortelle et corps mortel.

Comment représenter alors l'histoire mondaine, lui donner une signification et une intelligibilité, si, comme on trouve écrit dans l'Ecclésiaste, en elle «tout est vanité [...]. Ce qui a été, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera, il n'y a rien de nouveau sous le soleil [...]. S'il est une chose dont on dise: Vois ceci, c'est nouveau! cette chose existait déjà dans les siècles qui nous ont précédés»⁶?

Au moins pour une veine dans la vaste rivière de la pensée judéo-chrétienne, la circularité de la nature n'est pas raison d'espoir, mais supplice de la vanité.

Il y a une tension persistante entre ces deux figures primordiales du temps⁷, dont plusieurs stratégies de résolution ont été parcourues. Une des plus exploitées a été l'analogie entre les âges de l'homme et les âges du monde⁸.

La doctrine chrétienne du commencement du monde ex nihilo, et le tristement célèbre raccourcissement du temps géologique en arrière qu'elle entraînait, ne pouvaient que renforcer cette analogie⁹. Ainsi, Augustine compte six âges (*infantia, pueritia, adolescentia, iuventus, gravitas, senectus*) et décrète que la sienne est la *senectus*, la plus proche à l'accomplissement du temps du salut, le seul évènement nouveau encore y étant possible¹⁰. La structure de répétition qui caractérise le temps de la *civitas terrena*, la cité de Caine le fermier, s'avère illusoire vis-à-vis des évènements uniques qui marquent le véritable mouvement de l'histoire humaine vers le salut; il faut donc comprimer le temps mondain dans la structure d'intelligibilité prescrite par le plan de la Providence divine.

Ce dispositif consente d'exploiter la forme du cycle de façon allégorique; par exemple de réinterpréter les âges qui précèdent la naissance de Jésus au rebours comme anticipation de sa naissance. Adam devient ainsi la préfiguration de Christ, et Christ même le deuxième Adam, qui en actualise la signification potentielle. Les figures typologiques consentent la compression du temps dans une structure de répétition, dont le sens se dévoile dans la référence à la vérité de l'histoire sacrée¹¹.

⁶ Ec. 2, 9, 10, 14.

⁷ K. Löwith, *Histoire et salut: les présupposés théologiques de la philosophie de l'histoire* (1949-1953), Paris, Gallimard, 2002; S.J. Gould, *Time's arrow, time's cycle. Myth and metaphor in the discovery of geological time*, Cambridge MA - London, Harvard University Press, 1987; K. Pomian, *L'ordre du temps*, Paris, Gallimard, 1984.

⁸ P. Archambault, *The ages of man and the ages of the world. A study of two traditions*, dans «Revue des Etudes augustiniennes», XII, 1966, p.193-228.

⁹ W. Lepenies, *Das Ende der Naturgeschichte*, München, Hanser, 1976; P. Rossi, *I segni del tempo*, Milano, Feltrinelli, 1979; Gould, *Time's arrow, time's cycle*, cit.

¹⁰ Pomian, *L'ordre du temps*, cit., p. 108.

¹¹ K. Löwith, *Histoire et salut*, cit.; J. Pépin, *L'inversion del tempo greco nel Cristianesimo*, dans *Il tempo nella scienza e nella filosofia*, Napoli, Guida, 1995, p. 328-329; P. Burke, *Renaissance*,

On voit alors, dans la coalescence entre ces deux figures, la flèche et le cycle, tous les deux fermés dans un avenir prédictible, l'impossibilité de l'homme de se concevoir au-delà de l'ordre établie une fois pour toutes par le plan divin. Pour reformuler ses conséquences dans le cadre conceptuelle offert par Koselleck, il n'y a pas au dedans de cette «chronosophie» chrétienne¹² de décalage possible entre espace d'expérience et horizon d'attente, ou, selon l'expression de Hannah Arendt, du «gap between past and future»¹³.

Soit la flèche du temps eschatologique que la succession des âges mises en analogie avec le cycle vital de l'homme donnent au même temps un horizon d'attente bien définie et le cadre d'intelligibilité pour comprendre le présent. Cette schéma se prête à plusieurs formes de sécularisation, qui rapportent de façons différentes l'écoulement des événements historiques à un cadre d'intelligibilité qui se pose au dehors du temps. On en retrouve un exemple chez Machiavelli, dans sa reprise au début de l'âge moderne de la succession des formes de gouvernement, liée à l'instabilité attribué à la nature même¹⁴.

On le retrouve aussi chez Vico dans le XVIII^e siècle. Bien que Vico soustraie le temps humain à la flèche du temps eschatologique (en niant à l'histoire sacrée aucune puissance explicative de celle humaine), l'écoulement du temps mondaine est intelligible dans la mesure où il reste fidèle au schéma de la «*storia ideale eterna*», le cours idéal de la transformation des nations et des peuples qu'il mesure sur la démarche exacte du peuple romain (élevé à prototype du cours «naturel des choses humaines et civiles»)¹⁵. Chez Vico, ce schéma est réinterprété de façon raccourci ou syncopé par les autres cultures, chacune ayant son rythme et donc une individualité à lui propre, mais cette répétition structurale témoigne toutefois de l'action, non moins puissant pour être indirecte, de la providence. Même lorsqu'on reconnaît une diversité qualitative des temps, en tant qu'époques qui articulent propriétés différentes de l'esprit et du mode de connaissance humain, comme il est chez Vico, c'est une structure de répétition que garantit toujours l'intelligibilité de l'histoire.

Cette brève schématisation idéaltypique de la représentation chrétienne du temps historique nous consente d'introduire deux parcours particuliers à travers lesquels de brèches s'introduisaient dans les catégories de la chronosophie chrétienne.

La première est une histoire de plus longue durée, celle de la méthode philologique. La seconde, plus accélérée, a pour sujet le tournant crucial marqué par

Reformation, Revolution, in R. Koselleck et P. Widmer (hrsg. von), *Niedergang*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1980.

¹² Pomian, *L'ordre du temps*, cit.

¹³ H. Arendt, *La brèche entre le passé et le futur*, dans Id., *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, 1972.

¹⁴ N. Machiavelli, *Tutte le opere*, Firenze, Sansoni, 1971, p. 246: «perché, non essendo dalla natura concesso alle mondane cose il fermarsi, come le arrivano alla loro ultima perfezione, conviene che scendino».

¹⁵ G.B. Vico, *La science nouvelle* (1744), Paris, Renouard, 1844, p. 388.

la Querelle des anciens et des modernes dans le XVII^e siècle, qui devient le laboratoire où jaillira une nouvelle représentation de l'avenir; une représentation qui, relevant d'une nouvelle notion de la nature, pose le jalon de l'idée de progrès des Lumières.

1.3. *Brèches dans le temps continu*

La philologie a joué un rôle fondamental dans le développement d'une conscience de l'altérité du passé, et en même temps des outils pour l'aménager. On retrouve la sanction de cette rôle de la méthode philologique encore en 1948, chez le critique littéraire et philologue allemand Ernst Robert Curtius: «la philologie est le fondement de chaque recherche historique [...] pour les sciences de l'esprit elle a la même valeur que la mathématique pour les sciences de la nature»¹⁶. Ce n'est pas un hasard si la mouvance de l'historicisme à son origine, dans le XIX^e siècle allemand, sera de déployer l'outillage de la philologie pour revendiquer son statut de science¹⁷.

L'évolution de la méthode philologique a été la source des tensions contradictoires qui déclencheront surtout au début de l'âge moderne, en faisant le laboratoire d'un changement de perspective par rapport aux textes, mais aussi aux restes matériels de l'antiquité.

L'analyse de l'évolution de la *conscience philologique de l'altérité* – dans ce laboratoire de la méthode philologique – nous apprend le mieux la difficulté de produire une coupure radicale, une acceptation plus profonde de la véritable distance entre l'original et le texte hérité. Un bref résumé de cette évolution nous permettra de mieux apprécier la nouveauté de l'approche de la philologie allemande à partir de l'école de Göttingen de la fin du XVIII^e siècle – les «maîtres de l'Allemagne» comme les a appelés Luigi Marino¹⁸ – la souche féconde qui s'épanouira dans le siècle d'or de la philologie. Dans la généalogie de la nouvelle pensée historique et de l'historicisme, son influence sera décisive pour l'*émancipation de la philosophie de l'histoire*¹⁹.

1.4. *La philologie et la mise en question de l'original*

Le lieu topique de la rencontre de la philologie avec l'altérité du passé se retrouve à son origine même, chez les grammairiens alexandrins, autour du II^e siècle avant Jésus-Christ, à partir d'Aristarque, le libraire de la bibliothèque d'Alexandrie. Ce lieu sont les poèmes homériques, textes paradigmatiques pour

¹⁶ Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern-München, 1948, 1973, p. 10.

¹⁷ Voir A. Momigliano, *L'histoire ancienne et l'Antiquaire* (1950), dans Id., *Problèmes d'historiographie ancienne et moderne*, Paris, Gallimard, 1983, p. 244-293: «L'histoire n'est véritablement née que le jour où le métier de critique et celui d'historien se sont définitivement confondus». Sur la naissance des premières chaires universitaires d'histoire voir J. Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, Paris, Editions du Seuil, 2014.

¹⁸ L. Marino, *I Maestri della Germania. Göttingen 1770-1820*, Torino, Einaudi, 1975.

¹⁹ Sur le rôle de Humboldt dans ce procès voir S. Caianiello, *Droysen interprete di Humboldt*, in A. Carrano, E. Massimilla, F. Tessitore (a cura di), *Wilhelm von Humboldt, duecentocinquanta'anni dopo*, Napoli, Liguori, 2017, p. 301-331.

leur historicité. Cela dérivait du fait qu'ils avaient resté longtemps des textes ouverts, s'accroissant par la superposition d'interventions successives, d'abord orales, depuis grâce à un travail constant d'écriture et de réécriture. On pourrait dire, en schématisant un peu, que la figure du philologue, le grammairien, naît du gêne du lecteur grecque vis-à-vis de ces textes, depuis toujours fondateurs de sa propre culture, qu'il ne peut plus comprendre²⁰ – et non seulement leur structure complexifiée par les superpositions, mais les mots, les constructions et même les valeurs morales qu'il y retrouve. Il faut donc les réactualiser, en reportant le texte à sa signification originelle.

Le premier geste philologique est donc d'enfermer la tradition, interrompre sa continuité vivante²¹. Une forme de clôture est par exemple la nette séparation, introduite par Aristarque, entre texte et commentaire, *hypomnema*²², qui devient un discours à soi autour du texte.

Mais, pour démêler les différentes couches, y en recherchant des critères solides pour leur attribution à Homère, on utilise surtout l'horizon externe de l'œuvre, à partir des traces qui dans les textes se réfèrent à des événements historiques, comme clés pour leur datation. L'ordre des mots doit s'apparenter à l'ordre des choses pour reconstituer leur sens véritable.

La distance entre texte originale et texte hérité est comblée en faisant recours à ce qu'on peut généraliser comme la logique de la *emendatio* – rectification mais aussi, on le verra, bonification. Il s'agit d'enlever les superpositions successives pour atteindre l'original, désincruster les couches qui l'obscurcit. En fait, la rectification tend au même temps à éliminer ce qu'on ne pouvait pas concilier avec l'image de la grandeur d'Homère; les philologues alexandrins n'hésitaient pas à intervenir lourdement aussi sur le style que sur le contenu du texte homérique, inspirés par des instances morales et esthétiques propres à leur époque²³.

Il n'est pas surprenant pour une culture fondée sur une religion du livre, que la question de l'original n'ait tardé à s'alourdir d'implications théologiques complexes. Le procès d'institutionnalisation de l'Église s'accompagne naturellement à une clôture de la tradition des Écritures et les deux histoires, celle de la philologie classique et de l'exégèse des textes sacrés, s'entrecroise très tôt, dès qu'Origène dans le III^e siècle après Jésus-Christ applique la méthode de la philologie alexandrine à la *Hexapla*, l'édition synoptiques des différentes versions de l'Ancien Testament²⁴.

L'approche philologique aux textes anciens sera renouvelée par les humanistes, qui partageront toutefois la même attitude moralisante et esthétisante

²⁰ G. Gusdorf, *Les origines de l'herméneutique*, Paris, Payot, 1988, chap. 1. (http://classiques.uqac.ca/contemporains/gusdorf_georges/origines_hermeneutique/origines_hermeneutique.html)

²¹ Cfr. F.A. Wolf, *Prolegomena to Homer* (1795), ed. by A. Grafton, G.W. Most, J.E.G. Zetzel, Princeton, Princeton University Press, 1985, cap. XXXVIII, p. 156 ss.

²² E. Dickey, *Ancient Greek scholarship*, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 11.

²³ Wolf, *Prolegomena*, cit., cap. XXXVIII, p. 157-158,

²⁴ A. Momigliano, *L'eredità della filologia antica e il metodo storico*, dans Id., *Sui fondamenti della storia antica*, Torino, Einaudi, 1982.

qui induisait les savants alexandrins à modifier les textes, en sous-estimant leur altérité.

D'ailleurs, la moralisation et esthétisation des textes anciens se justifiaient, à la Renaissance, par l'intention politique qu'animaient les efforts de rétablir la tradition ancienne. Les humanistes envisageaient en fait un renouvellement profond de la culture de leur époque, qui devrait la libérer du poids du passé récent, lourd de la scholastique et de l'obscurantisme du Moyen Age. Ils opéreraient donc une coupure très importante dans la continuité du temps historique²⁵, donnant lieu à une tripartition des temps, entre le passé antérieur de la culture des grecques et des latines, le passé récent des temps obscurs et le présent, qui devait se nourrir de l'antiquité pour régénérer sa grandeur. Même ce renouvellement n'était donc pas perçu comme une nouveauté, une qualité inédite engendrée par le présent, mais plutôt comme un retour à la force des origines. Pour retrouver cette origine il fallait encore une fois enlever, libérer les textes de la dépuraison des siècles obscures.

Mais la faille de cette approche moralisante et esthétisante n'est pas seulement l'absence de notre conscience de la relativité des mœurs au cours de l'histoire, ni la tautologie de constater même chez les humanistes la manque d'une conscience historique à notre sens; du point de vue méthodique, le défaut pour ainsi dire technique de leur méthode se révèle surtout l'absence d'une analyse critique préliminaire vouée à établir la fiabilité de l'exemplaire faisant fonction de *textus receptus*, c'est-à-dire le texte sur lequel se fondait tout travail critique, et qui était généralement choisi parmi les plus diffusés ou les plus accessibles²⁶. On retrouve dans cette attitude méthodique une significative passivité vis-à-vis de la tradition, l'idée que le texte le plus répandu incarne forcément, en tant que tel, l'autorité de la tradition.

La question du texte original se renouvelle dans l'affrontement théologique entre la Réforme protestante et l'Église catholique, qui se considérait comme seule dépositaire de la clé d'interprétation correcte des Écritures: le bouleversement de la Réforme est de soutenir que l'autorité relève du texte, et non plus de la tradition. Le défi de la Réforme comporte le doute radical sur la fiabilité de la tradition, uni à la conviction que la compréhension de l'Écriture n'a pas besoin de médiation, mais peut être appréhendé directement par le chrétien inspiré. En fait, on revendique que le texte sacré contient lui-même un principe immanent qui dirige son interprétation et garantit l'univocité du sens. De l'autre côté, cette lumière intérieure capable de guider l'interprétation sera aisément sécularisé, par le rationalisme et notamment par Spinoza, en tant que raison, la lumière naturelle²⁷.

²⁵ Voir Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches?*, cit.

²⁶ C. Carena, *Filologia*, dans R. Ruggero (dir.), *Enciclopedia Einaudi*, Torino, Einaudi, 1977, vol. 6, p. 148. Les raisons de cette attitude ont été magistralement résumées par S. Timpanaro, *La genèse de la méthode de Lachmann* (1963), Paris, Les Belles Lettres, 2016.

²⁷ B. Spinoza, *Traité théologico-politique*, traduction et notes par C. Appuhn, dans Id., *Œuvres*, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, chap. VII.

L'histoire de la philologie suivante nous montre le long chemin d'une désacralisation de l'approche aux Écritures, dans laquelle les conséquences sur la longue durée du geste sacrilège de la Réforme, le défi à la fiabilité de la tradition, seront tirées sur le plan méthodique, minant l'autorité indiscutée du *textus receptus*. Il n'est pas surprenant que ce chemin soit frayé, dans les siècles suivants, de soupçons et verdicts d'hérésie, ni que la mise en question du *textus receptus* restera longtemps incomplète et fragmentaire. Mais le fil indissoluble qui relie la philologie sacrée à la philologie profane se révèle aussi dans le fait qu'on retrouve la même difficulté à s'émanciper du *textus receptus* dans le travail sur les textes classiques jusqu'au XIX^e siècle. Au bout de ce parcours on retrouve à la moitié du XIX^e siècle l'affirmation d'une logique nouvelle, non plus basée sur la seule rectification mais premièrement sur la recension. Cette logique de la *recension* sera formulée de façon rigoureuse par Karl Lachmann au demi du XIX^e siècle, mais elle synthétise le long parcours du siècle d'or de la philologie allemande, un parcours dans lequel l'œuvre de Friedrich August Wolf sur les poèmes homériques joue un rôle décisif²⁸.

Cette logique nouvelle représente une historicisation des textes d'une profondeur inouïe. Le principe de la recension en tant que «*stemma codicum*» de Lachmann transforme radicalement la notion même de ce qui est l'original: non plus le dépositaire d'une puissance de vérité à dévoiler, le point de départ du travail critique, mais plutôt son aboutissement, le produit d'une reconstruction²⁹ rigoureuse et méthodique. En fait, aucun texte ne sera enfin plus considéré comme le plus ancien avant la comparaison complète de tous les codes existants. L'origine, en sens stricte, est ce qui n'est plus attingible directement, donc elle ne rentre pas véritablement dans la considération de la science. En fait, l'original même ne peut être autre chose que le produit de l'acte épistémologique de la comparaison³⁰.

Toutefois, la méthode de la *Rekonstruktion* a besoin d'une comparaison systématique entre horizon interne et horizon externe du texte. Les mots (le texte)

²⁸ Timpanaro, *La genèse de la méthode de Lachmann*, cit.

²⁹ Voir C.R. Ligota, *From philology to history: Ancient historiography between humanism and Enlightenment*, dans M.H. Crawford and C.R. Ligota (eds.), *Ancient history and antiquarian. Essays in honor of Arnaldo Momigliano*, London, The Warburg Institute, 1995, p. 111: «The common element in the achievement of Simon and Wolf can perhaps be described as a theory of textual descent which does away with the notion of original: it recognizes historical generations only and declares primeval ancestors beyond its ken».

³⁰ Voir E. Rothacker, *Mensch und Geschichte. Studien zur Anthropologie und Wissenschaftsgeschichte*, Bonn, Athenäum Verlag, 1950, sur l'opposition entre la critique philologique en tant que *Wiederherstellung* (restauration), et la critique propre à l'histoire en tant que *Rekonstruktion*, un passage qui serait marqué par Wolf. Voir aussi A. Horstmann, *Antike Theoria und moderne Wissenschaft*, Frankfurt a. M., Lang, 1992 et *Die "Klassische Philologie" zwischen Humanismus und Historismus*, dans «Berichte zur Wissenschaftsgeschichte» 1, p. 51-61, qui relève une ambiguïté dans la position de Wolf à ce sujet; et U. Muhlack, *Zum Verhältnis von Klassischer Philologie und Geschichtswissenschaft im 19. Jahrhundert*, dans H. Flashar, K. Gründer, A. Horstmann (hrsg. von), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1979, p. 225-239.

doivent se rapporter aux choses; les choses qui sont les événements, les institutions politiques et sociales, mais aussi les restes non linguistiques du passé.

L'incorporation des choses dans la philologie relève – comme l'a montré Momigliano – de son rencontre, notamment au XVIII^e siècle³¹, avec l'antiquaire c'est-à-dire l'expertise sur les monuments et l'art ancien. En Allemagne, en particulier, le parcours vers la méthode est marqué par l'élaboration de la leçon de Winckelmann de la part de Christian Gottlob Heyne, qui va devenir le grand maître de la philologie allemande à Göttingen. Par exemple il est Heyne celui qui corrige le regard trop esthétisant, concentré sur la beauté des œuvres, de Winckelmann pour souligner l'importance d'une comparaison systématique des toutes les œuvres survivantes de l'antiquité, de façon que, en contemplant la série la plus complète possible, on puisse saisir l'invariant à travers les variations, et qu'il faut exactement ce typique – le canon – pour saisir le propre de l'esprit de l'époque ancien³².

Mais il ne s'agit pas seulement de sources matérielles non linguistiques – comme la numismatique, pour laquelle Ezechiel Spanheim et Joseph-Hilaire Eckhel, déjà dans le XVII^e siècle, forgent une méthode tout-à-fait philologique³³. Il y a aussi les disciplines qui, bien qu'elles se vouent aux textes, les étudient plutôt en tant que *realia*, choses, comme la diplomatique, la paléographie, l'épigraphie. Ces approches n'apportent pas seulement une extension des objets de la philologie, ils emportent aussi une transformation et raffinement de sa méthode.

Momigliano nous a appris que cette intégration des savoirs est la condition préalable à la naissance de la méthode philologique moderne, et que cette jonction vient d'être accompli précisément par l'école de Göttingen au XVIII^e siècle. Il est dans le climat extraordinaire de cette université, dont l'inspiration des Lumières anglaises est forte, que la solidarité entre études historiques (dont les maîtres sont personnages comme Friedrich Christoph Schlosser, Gottfried Achenwall et Johann Christoph Gatterer) et philologie achève son acmé, et où on réclamera au profit de l'histoire le champ multiforme des sciences dites «auxiliaires»³⁴. C'est ici que toutes les sources achèvent une égale dignité épis-

³¹ Momigliano, *L'histoire ancienne et l'Antiquaire*, cit., p. 71; voir aussi A. Schnapp, *La conquête du passé. Aux origines de l'archéologie*, Paris, Carré, 1993.

³² Voir C.G. Heyne, *Akademische Vorlesungen über die Archäologie der Kunst des Alterthums, insbesondere der Griechen und Römer*, Braunschweig, Vieweg, 1822, p. 17-19 et Id., *Lobschrift auf Winckelmann*, dans *Die Kasseler Lobschriften auf Winckelmann*, Berlin, Stendal, 1963.

³³ Voir F.A. Wolf, *Darstellung der Alterthumswissenschaft*, dans S. F. W. Hoffmann (hrsg. von), *Fr. Aug. Wolf's Darstellung der Alterthumswissenschaft, nebst einer Auswahl seiner kleinen Schriften und litterarischen Zugaben zu dessen Vorlesungen über die Alterthumswissenschaft*, Leipzig, A. Lehnhold, 1833. Cfr. Momigliano, *L'histoire ancienne et l'Antiquaire*, cit., et T.J. Cornell, *Ancient history and the Antiquarian revisited: Some thoughts on reading Momigliano's classical foundations*, dans *Ancient history and the antiquarian*, cit., p. 4, sur la thèse de Momigliano que la recherche érudite soit une arme efficace même contre le nouvel pyrrhonisme contemporain.

³⁴ Voir Momigliano, *L'histoire ancienne et l'Antiquaire*, cit., p. 244-293; A. Escudier, *De Chladenius à Droysen. Théorie et méthodologie de l'histoire de langue allemande (1750-1860)*, dans «Annales HSS», 58, 2003, 4, p. 743-777; H. W. Blanke, *Aufklärungshistorie, Historismus und historische Kritik. Eine Skizze*, dans H.W. Blanke et J. Rüsen (hrsg. von), *Von der Aufklärung zum Historismus*, Pa-

témique, autant les *realia* que les sources littéraires, politiques ou mythologiques. L'instance de la méthode dans cette nouvelle ambition systématique (inspirée aussi au travail de Linné en biologie) est ce qui prévaut surtout avec Heyne, qui l'oppose à l'idée de la vision directe, de l'autopsie, qui était la règle d'or de Winckelmann.

L'importance de Heyne est donc l'élaboration de la méthode philologique en tant que méthode unitaire pour examiner *aussi les mots que les choses*, assimilé en tant que sources au même droit, et qui aboutira dans une série des épreuves et des questions qu'il faut poser aux matériaux pour vérifier aussi leur fiabilité que l'enjeu de leur puissance informative: critique de l'authenticité, de l'avant et de l'après ou des anachronismes, de leur intentionnalité, de la nature plus ou moins stratifiée du matériel, etc. – et donc de l'*exactitude* qu'on pourra tirer d'elles. Il s'agit d'une technique concrète de l'historicisation, qui consente soit la reconnaissance de la distance historique que son dépassement cognitive, jusqu'à la revendication, chez Niebuhr, de pouvoir se rapprocher au passé comme si cette distance n'était pas là³⁵. Les sources sont l'empirie qui légitimera la prétention, de la philologie et après de l'histoire, de revendiquer le statut de science.

Cet esprit de l'exactitude, *Richtigkeit*, sera le nouvel ethos du XIX^e siècle pour les naissantes *Geisteswissenschaften*³⁶. Ce n'est pas de la chance que les plus grands historiens du XIX^e siècle, Leopold von Ranke, et ce qu'on considère aujourd'hui le majeur théoricien de l'histoire du temps, Johann Gustav Droysen, partagent une formation de philologue.

Voici le bilan que Droysen trace de l'enseignement de Göttingen en tant que critique systématique de la tradition:

Le plus grand mérite de l'école critique pour notre science, sûrement le plus important du point de vue méthodologique, est d'avoir laissé percer l'idée que le fondement de nos études réside dans l'examen des «sources» [...]. Cette vision critique, que le passé ne s'offre à nous immédiatement, mais seulement de façon médiate; que nous ne pouvons pas reconstruire «objectivement» les choses passées, mais seulement tirer des sources une notion, une idée, une image; que les notions et les idées ainsi obtenus sont tous ce que nous est possible connaître du passé [...] ceci me semble le point de départ³⁷.

derborn, Schöning, 1984. Plus attentif au rôle de Ch.G. Heyne est U. Muhlack, *Historie und Philologie*, dans H. Bödeker, G.G. Iggers, J. Knudsen, P.H. Reill (hrsg. von), *Aufklärung und Geschichte. Studien zur deutschen Geschichtswissenschaft im 18. Jahrhundert*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1986.

³⁵ B.G. Niebuhr, *Vorrede*, dans Id., *Römische Geschichte*, Berlin, Reimer, 1833, p. 118-119.

³⁶ Sur le rôle de la critique en tant que l'"ethos" de la nouvelle philologie dans sa professionnalisation voir R. Steven Turner, *Historicism, Kritik, and the Prussian professorate. 1790 to 1840*, dans M. Bollack, H. Wismann, T. Lindken (hrsg. von), *Philologie und Hermeneutik im 19. Jahrhundert*, Göttingen, Vanderhoek & Ruprecht, 1983, p. 474.

³⁷ J.G. Droysen, *Kunst und Methode*, dans Id., *Historik: historisch-kritische Ausgabe*, hrsg. von P. Leyh, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1977, p. 480 ss.

Mais, on le verra, c'est justement avec Droysen que la méthode historiciste se placera au-delà de cet esprit d'exactitude qui est l'héritage des Lumières de Göttingen, marquant sa distance même par rapport à Ranke.

1.5. *L'enjeu de la Querelle des anciens et des modernes*

On a vu que dans la conception cyclique de la Renaissance l'acte de tirer de l'oubli la grandeur ancienne ne comporte aucune prétention que le temps présent soi porteur d'un ajout, d'une création originelle par rapport au passé lointain. Seulement à la fin du XVII^e siècle on retrouve un tournant véritable dans la conception du temps historique, issue de la confrontation entre les Anciens et le Modernes qui aura lieu surtout autour de la cour du roi soleil, Louis XIV³⁸. Les modernes qui soutiennent la supériorité de leur âge – et donc la grandeur de leur roi – s'opposent aux anciens, qui revendiquent la supériorité notamment de l'art ancienne sur la moderne, mais qui sont aussi les critiques de l'absolutisme politique. Mais au-delà de la contextualité politique, les arguments des modernes relèvent d'un cadre de référence profondément changé. Ce qui a changé surtout est la vision de la nature, et par conséquent de la nature humaine; au-delà de l'apparence instable et cyclique, la nature se révèle au nouveau regard des sciences postcartésiennes comme réglé par de lois constantes et universelles, justement comme la physique cartésienne affirme la constance de la quantité du mouvement dans l'univers à chaque moment donné. Cette constance se retrouve aussi bien dans l'humanité, que dans l'univers; aucun des deux n'est plus sujet à un destin cyclique de la dégénération. Le temps historique apparaît enfin ouvert et l'avenir se prospect en principe infinie. Ce tournant ouvre, surtout avec Fontenelle, à cette notion de progrès qui est l'acquis des Lumières.

Que les admirateurs des anciens y prennent un peu garde; quand ils nous disent que ces gens-là sont les sources du bon goût et de la raison, et les lumières destinées à éclairer tous les autres hommes, que l'on n'a d'esprit qu'autant qu'on les admire, que la nature s'est épuisée à produire ces grands originaux, en vérité ils nous les font d'une autre espèce que nous, et la *physique n'est pas d'accord* avec toutes ces belles phrases. La nature a entre les mains une certaine pâte qui est toujours la même, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons et dont elle forme les hommes, les animaux, les plantes; et certainement elle n'a point formé Platon, Démosthène ni Homère d'une

³⁸ Arendt, *La brèche entre le passé et le futur*, cit., et Id., *La tradition et l'âge moderne*, dans Id., *La crise de la culture*, cit.; A. Demandt, *Epochenbegriffe*, dans M. Landfester (hrsg. von), *Der neue Pauly: Enzyklopädie der Antike*, Stuttgart-Weimar, Metzler, 1999, p. 996-1001; H.R. Jauß, *Antiqui/moderni*, dans J. Ritter, K. Gründer et G. Gabriel (hrsg. von), *Historisches Wörterbuch der Philosophie*, Basel-Stuttgart, Schwabe Verlag, 1971, Bd. 1, p. 412; R. Koselleck, *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten* (1979), Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1995 (tr. fr. *Le futur passé contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'ÉHESS, 1990); M. Fumaroli, *De Descartes à Fontenelle: la Querelle des Anciens et des Modernes*, dans «Annuaire du Collège de France», 91, 1990, p. 506-535, et Id. *Le sablier renversé. Des Modernes aux Anciens*, Paris, Gallimard, 2013.

argile plus fine ni mieux préparée que nos philosophes, nos orateurs et nos poètes d'aujourd'hui³⁹.

On retrouve, dans cette déclaration, le nouvel orgueil des sciences qui à l'âge moderne ont mis en cause l'autorité des anciens – en premier lieu d'Aristote – pour se dédier à l'observation directe et à l'expérience de la nature sensible.

Une conséquence intéressante de ce changement de perspective est la primitivisation des anciens, qui marque une différence de nature irréversible par rapport aux hommes modernes. En suivant Bacon, la vérité apparaît *temporis filia*; le monde ancien n'est plus l'âge de l'or, le synonyme de la perfection, mais se révèle plutôt appauvri et rudimentaire. Dans le siècle suivant, Heyne, qui on a déjà rencontrée, emploiera les nouveaux outils de la naissante ethnographie pour s'approcher à l'altérité des grecques et des romains comme à des peuples primitifs; outils qu'il emploiera aussi pour faire de la mythologie une science véritable⁴⁰.

Mais il y a aussi une autre ouverture du temps du côté de la nature qui va s'affirmer à la moitié du XVII^e siècle, minant de façon irréversible la chronologie biblique. Il s'agit de l'antiquité exterminée du temps en arrière, que, bien qu'anticipé par les doutes des antiquaires et des interprètes des textes historiographiques plus anciens⁴¹, s'affirme de façon de plus en plus incourtournable dès la reconstruction de Buffon de l'histoire géologique de la terre en 1749.

Si nous embrassons la nature dans toute son étendue, nous ne pourrions douter qu'elle soit aujourd'hui très différente de qu'elle était au commencement et de ce qu'elle est devenue dans la succession des temps⁴².

Comme le dit Hannah Arendt, l'homme se retrouve confronté à une infinité bipolaire, en arrière aussi bien qu'en avant⁴³.

Il y a donc la temporalisation que relève du développement des sciences, qui marque le tournant qui a été décrit comme passage de l'histoire naturelle à l'histoire de la nature⁴⁴. En fait, la notion originelle grecque d'histoire n'indiquait pas un changement de quelque chose dans le temps, mais plutôt l'enquête systématique sur un quelque sujet et la narration des observations;

³⁹ B. de Fontenelle, *Digression sur les anciens et les modernes* (1688), ed. critique sous la dir. de S. Audidière, Paris, Garnier, 2016 (c'est moi qui souligne).

⁴⁰ Cfr. C.G. Heyne, *Temporum mythicorum memoria a corruptelis nonnullis vindicatas* (1763), dans V. Verra, *Mito, rivelazione e filosofia in J.G. Herder e il suo tempo*, Milano, Marzorati, 1966; Marino, *I maestri della Germania*, cit., p. 257.

⁴¹ Voir A. Grafton, *Joseph Scaliger and historical chronology: The rise and fall of a discipline*, dans «History and Theory», XIV, 1975, 2, p. 156-185; Lepenies, *Das Ende der Naturgeschichte*, cit.; A. Klempt, *Die Säkularisierung der universalhistorischen Auffassung. Zum Wandel des Geschichtsdenken im 16. und 17. Jahrhundert*, Göttingen, Musterschmidt, 1960; Rossi, *I segni del tempo*, cit.

⁴² G.-L. Leclerc de Buffon, *Histoire naturelle, générale et particulière*, Supplément, t. V, Paris, Imprimerie Royale, 1778, p. 3.

⁴³ Arendt, *La brèche*, cit.

⁴⁴ Lepenies, *Das Ende der Naturgeschichte*, cit.

ainsi, dans le monde latin, chez Plinio, l'histoire démarque le compte rendu des observations systématiques de la fable⁴⁵. Pour Aristote, l'histoire est plutôt la connaissance des choses particulières en tant qu'opposé à la connaissance des universelles qui est la tâche de la philosophie. Seulement au XVIII^e siècle, le champ sémantique de la notion d'histoire se relie au changement: elle vient à signifier la narration d'une démarche dynamique contre une description statique d'un état de choses. On voit donc, dans ce passage cardinal, que la première à être temporalisée, pour utiliser l'expression de Koselleck, est la notion d'histoire même.

Mais le tournant véritable pour une conception du temps linéaire en tant qu'ouvert au nouveau, la temporalisation pour laquelle on reconnaît que le caractère propre du temps historique est de ne répéter jamais le même, est le produit de la révolution française: un événement inouï, sans précédents, duquel n'existait le semblable dans la mémoire humaine. Dès ce moment, l'ancien topos de l'*historia magistra vitae* vient d'être miné: si l'avenir ne ressemble pas au passé (ni celui de la terre ni celui de l'histoire humaine), il n'y a pas grand-chose qui puisse être apprise de l'histoire préalable.

La révolution française donc inaugure ce que François Hartog a défini un nouveau régime d'historicité, dans lequel le temps apparaît s'orienter surtout sur l'avenir. Progrès signifie en fait reconnaître non seulement la sortie de la minorité (comme l'appellera Kant⁴⁶) vers les lumières d'un royaume où la raison l'emporte sur la superstition, la rationalité de la justice et de la loi sur l'arbitre du pouvoir, mais, surtout à partir de la philosophie de l'histoire de Condorcet à la fin du XVIII^e siècle, que l'homme a devant lui un futur indéfini de perfectibilité. Comme le dit Koselleck, le temps est devenu dynamique, non plus la mesure du changement historique mais presque une puissance qu'engendre continuellement des formes anthropologiques et historiques individuelles et irrépétibles⁴⁷.

Dans cette démarche jaillit, selon Koselleck, une nouvelle notion unifiée d'histoire, une histoire avec la grande H, une histoire de l'humanité dans son ensemble douée d'une direction, plutôt que d'une fin: le sujet collectivisé des philosophies de l'histoire des Lumières. Mais ce cadre de référence unitaire est à nouveau un schéma ordinateur, une synthèse issue de la conscience acquise de la multiplicité des temps et des cultures. On ordonne donc la diversité dans une succession linéaire de perfectionnement de l'humanité⁴⁸.

Au même temps, pour saisir la complexité de cette démarche, il est important de souligner que cette approche philosophique à l'histoire est fortement

⁴⁵ P. Harrison, *What was historical about natural history? Contingency and explanation in the science of living things*, dans «Studies in History and Philosophy of Biological and Biomedical Sciences», 58, 2016, p. 8-16.

⁴⁶ E. Kant, *Réponse à la question: Qu'est-ce que les Lumières?*, dans Id., *Histoire et progrès*, ed. par J.-C. Goddard, Paris, Hachette, 1997.

⁴⁷ Koselleck, *Vergangene Zukunft*, cit., p. 143.

⁴⁸ R. Koselleck, "Neuzeit". *Zur Semantik moderner Bewegungsbegriffe*, dans Id. (hrsg. von), *Studien zum Beginn der modernen Welt*, Stuttgart, Klett-Cotta, 1977, p. 264-299.

normative, comme l'est la notion de raison sur laquelle elle se fonde. Il s'agit de la normativité intrinsèque du droit naturelle, dans la forme subjective qu'il présente dans les Lumières, d'universalité de droits individuelles, fondée sur la «saine intelligence humaine» que, pour Kant, tous les hommes partagent. Cet aspect normatif nous aide à comprendre des tensions, si non contradictions, importantes dans le rapport des Lumières avec l'histoire. Même lorsqu'on parle de perfectibilité, l'aspect normatif exige une direction déjà établie philosophiquement, celle d'une raison qui, comme le dit Kant en 1786, «pousse l'homme de façon inexorable au développement de facultés qui sont recelées en lui»⁴⁹. Ainsi, bien que la vision cyclique de Vico, dans laquelle même l'âge des hommes ne peut pas résister à l'inexorable instabilité de la nature, puisse apparaître comme antimoderne, il n'est pas si facile de l'exclure de la catégorie des Lumières, ce qui a donné beaucoup de travail à plusieurs générations de interprètes⁵⁰. L'âge rationnelle des hommes est en fait dans son schéma toujours une sorte d'aboutissement, bien que cette-ci ne soit pas irréversible.

La pensée historique des Lumières ne peut pas se passer d'un modèle normatif de développement, de cette obsession «embryogénique» comme l'a stigmatisé Marc Bloch⁵¹. Il est justement ce dispositif qui consente de penser la diversité qualitative des différentes cultures en tant qu'époques de l'esprit de l'humanité, et de mettre en analogie la primitivité contemporaine avec une humanité encore enfantine. Il n'est pas surprenant d'ailleurs que même la pensée embryogénique au sens propre, dans les sciences de la vie de la fin du XVIII^e et premières décades du XIX^e siècle, soit déchiré entre préformisme et épigénèse: entre l'idée que le développement soit l'achèvement d'une forme déjà contenue en puissance dans le germe, et l'idée que la morphogénèse soit plutôt la création dans le temps de quelque chose qui n'était pas là du commencement. Il est seulement dans cette seconde version, celle de l'épigénèse, que la notion de développement même vient d'être enfin temporalisée (ce qu'elle n'était pas à son origine), et ouvrira la voie à la notion d'évolution du vivant, une notion – elle-même originellement atemporelle – qui achève dans le XIX^e siècle le statut d'une transformation sans bout ni direction préétablie⁵².

Le point de départ de l'historisme – dans le sens plus vaste de ce terme⁵³ – est justement la critique à cette idée de progrès, de raison et de normativité, la

⁴⁹ E. Kant, *Mutmaßlicher Anfang der Menschengeschichte* (1786), dans Id., *Schriften zur Geschichtsphilosophie*, hrsg. von M. Riedel, p. 108 (tr. fr. *Conjecture sur le commencement de l'histoire humaine*, Paris, Hatier, 2008).

⁵⁰ Pour une interprétation de Vico dans la perspective des Lumières, voir N. Abbagnano, *Introduzione*, dans G.B. Vico, *La scienza nuova e altri scritti*, Torino, UTET, 1952.

⁵¹ M. Bloch, *Apologie pour l'histoire ou métier d'historien*, Paris, A. Colin, 1949, p. 20.

⁵² P. Bowler, *The changing meaning of evolution*, dans «Journal of the History of Ideas», XXXVI, 1975, 1, p. 95-114; G. Canguilhem, G. Lapassade, J. Piquemal, J. Ullmann, *Du développement à l'évolution au XIX^e siècle*, Paris, PUF, 1962; S. Caianiello, *Il concetto di sviluppo tra biologia e storia*, dans M. Donzelli (a cura di), *La biologia, parametro epistemologico del XIX secolo*, Napoli, Liguori, 2003, p. 149-186.

⁵³ Voir G.G. Iggers, *Historicism: The history and meaning of the term*, dans «Journal of the History of Ideas», 56, 1995, 1, p. 129-152; F. Jäger et J. Rüsen, *Geschichte des Historismus*, München,

même critique qui marque toute la réaction allemande à la révolution française, y compris l'idéalisme postkantien.

Pour introduire la généalogie de l'historicisme au sens propre, je m'attacherai d'abord à deux modèles du temps historique très différents, celui de Herder et celui de Hegel. Bien qu'ils constituent le cadre de référence incontournable pour les formes successives de l'historisme, ces philosophies ne dépassent pas réellement l'approche embryogénique à l'histoire. Le tournant qui apporte une idée d'histoire véritablement ouverte, dans un sens compatible avec le temps ouvert de l'évolution biologique chez Darwin, ce trouve à mon avis plutôt dans l'approche de Ranke, celui qui liquide le premier l'idée d'une *historia magistra vitae*, et dans celle de Droysen, dans ce qu'on peut appeler l'historicisme *scientifique*, qui, en partant de Wilhelm von Humboldt, fonde une nouvelle approche épistémique à l'histoire⁵⁴, une approche alternative à celui de la philosophie et qui tire de la temporalisation de l'histoire toutes les conséquences méthodologiques.

Beck, 1992; F. Tessitore, *Introduzione allo storicismo*, Roma-Bari, Laterza, 1991. On renonce ici à faire une distinction entre les termes *historisme* et *historicisme*, comme le montre en fait G.G. Igers, *The German conception of history* (1968), Middletown CT, Wesleyan University Press, 1983, p. 313, l'histoire de leur usage n'est pas suffisamment linéaire pour les définir de façon univoque.

⁵⁴ F.C. Beiser, *The German historicist tradition*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

2.

Les avenues du temps ouvert: des philosophies de l'histoire historicistes à l'historicisme scientifique

2.1. *Le tournant historiciste et les enjeux philosophiques de la notion de développement*

Si le mot clé du temps historique des Lumières est *progrès*, celui de la réaction historiciste est plutôt *développement*, un terme qui se transfère de la biologie à l'histoire et à la politique en Allemagne justement dès la fin du XVIII^e siècle⁵⁵. Il est ce terme qu'unifie à cet âge la philosophie de la nature et la philosophie de l'histoire⁵⁶. L'enjeu est en fait similaire: on retrouve la même ambiguïté entre preformisme et épigénèse, entre l'idée que ce qui s'achève dans le temps n'est que l'explication d'une forme déjà accomplie du départ, ou quelque chose de nouveau, qui se crée pendant le processus de formation.

Dans l'histoire, toutefois, la perspective du développement représente en plus un regard concentré plutôt sur la diversité des formes phénoméniques du réel que sur la démarche d'une raison universelle: sur l'individualité et la différence plutôt que sur le «cosmopolitisme» de la raison.

Lorsque donc, dans les années 1790s, soit Kant que Herder opposent aux bouleversements de la révolution française la notion plus apprivoisée d'évolution⁵⁷, il n'est pas à notre idée darwinienne d'évolution comme transformation dépourvue de fin qu'il faut penser⁵⁸. Ce décalage est important, parce qu'il nous montre qu'il faut marquer des distinctions plus fines dans la chronologie de l'affirmation d'un temps historique ouvert par rapport aux propositions de Koselleck et plus récemment de Hartog⁵⁹, dès que ces auteurs me semblent exposés au risque de sous-estimer le décalage entre Lumières et historicisme. Il faut en fait souligner que bien que le temps historique apparait chez les Lumières orienté au future comme l'accomplissement que donne la mesure pour saisir le présent, ça n'entraîne encore que ce temps soit ouvert à notre sens, précisément à cause de sa clôture téléologique. Par ailleurs, mêmes les premières philosophies de l'histoire historicistes, celle de Herder et de Hegel, relèvent encore d'une représentation embryogénique du temps historique. Il s'agit néanmoins, chez Herder et Hegel, de dispositifs conceptuels très différents, et

⁵⁵ W. Wieland, *Entwicklung, Evolution*, dans O. Brunner, W. Conze et R. Koselleck (hrsg. von), *Geschichtliche Grundbegriffe*, Stuttgart, Klett-Cotta, Bd. 2, 1992.

⁵⁶ O. Temkin, *German concepts of ontogeny and history around 1800*, dans «Bulletin of the History of Medicine», XXIV, 1950, 3, p. 227-246.

⁵⁷ Voir J.G. Herder, *Sämtliche Werke*, hrsg. von B. Suphan, Hildesheim, 1994 (dorénavant SW), Bd. XVIII, p. 332; E. Kant, "Kracauer Fragment": *Ob das menschliche Geschlecht im beständigen Fortschreiten zum Besseren sey?* (1798), dans Id., *Der Streit der Fakultäten*, hrsg. von S. Dietzsch, Leipzig, Reclam, 1992.

⁵⁸ Voir Bowler, *The changing meaning of evolution*, cit.

⁵⁹ F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Edition du Seuil, 2003.

c'est dans le champ des tensions qu'ils créent que s'ouvrira l'espace pour une notion du temps historique non téléologique et indéfiniment ouvert.

Kant emploie le terme évolution seulement pour récuser l'idée que le progrès humain doit s'affirmer par une démarche abrupte. Il affirme en fait (dès *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique*, 1784⁶⁰), que le progrès a besoin pour s'achever «d'une succession indéfinie de générations, dont chacune lègue aux autres ses lumières, pour que ses germes atteignent dans notre espèce un niveau de développement qui soit pleinement *conforme à son bouts*».

Le partage entre Lumières et historicisme a lieu chez Herder, ancien élève de Kant, qui emploie la notion de développement dans son sens nouveau⁶¹. On peut reconnaître chez Herder deux niveaux de la notion de développement – l'un se réfère au développement de l'individualité d'un peuple – c'est-à-dire, le moment proprement ontogénique; et l'autre au développement de l'humanité dans son entièreté, un développement qui reste aussi, comme je chercherais à montrer, substantiellement embryogénique.

Pour comprendre le premier sens, celui proprement ontogénique, il faut revenir à une histoire plus ancienne, celle que relie la *Querelle* à l'œuvre de Winckelmann en Allemagne.

Il faut en fait rappeler que, dans la *Querelle*, le débat avait comme sujet principal plutôt l'art que la connaissance⁶². L'argument le plus fort des anciens, celui que les modernes auront plus de mal à réfuter est que l'art, le beau ancien, est quelque chose qui ne peut pas être dépassé. Le beau, comme la grandeur morale, aurait en fait un statut d'unicité, d'incomparable, de caractère intrinsèque à un peuple déterminé: c'est une valeur en soi.

On peut en effet affirmer que l'effet global de la *Querelle* a été de mettre en discussion l'idée qu'une seule image du temps historique puisse unifier des enjeux si différents comme le sont l'art et la morale d'un côté et la connaissance et le progrès matériel de l'autre. On retrouve cette allure contradictoire chez Vico, lequel présente une image différente de la temporalité de la connaissance, qui apparaît plutôt cumulative, de celle de la politique et de la morale, qui sont au contraire paraboliques⁶³.

A l'aube de l'idéalisme allemand⁶⁴, Winckelmann reprend le parti ancien pour connoter ce caractère indépassable en tant que style, trait distinctif de l'art des peuples qui ils engendrent de soi mêmes, et que l'apport des influences

⁶⁰ E. Kant, *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* (1784), dans Id., *Histoire et progrès*, cit.

⁶¹ Wieland, *Entwicklung, Evolution*, cit.; D.W. Jöns, *Begriff und Problem der geschichtlichen Zeit bei Johann Gottfried Herder*, Göteborg, Acta Universitatis Gothoburgensis, 1956.

⁶² Voir S. Caianiello, *Scienza e tempo alle origini dello storicismo tedesco*, Napoli, Liguori, 2005, chap. 1, § 2.

⁶³ Confrontez par exemple les axiomes («degnità») LIII et LXV avec les LXVI-LXVIII (Vico, *La science nouvelle*, cit., p. 56, 59-61).

⁶⁴ J. Taminiaux, *La nostalgie de la Grèce à l'aube de l'idéalisme allemande*, Le Haye, Nijhoff, 1967.

d'autres cultures peut bien nourrir mais pas déterminer. Ce noyau qui constitue l'identité du peuple se déroule au cours de son histoire, un mouvement qui caractérise le premier sens, ontogénique, du développement.

En fait, tandis que Giorgio Vasari au XVI^e siècle avait décrit l'histoire de l'art comme une succession d'artistes, Winckelmann la présente comme une succession des styles: expression d'un principe endogène qui détermine les «propriétés et caractéristiques»⁶⁵ uniques de leur art à eux, que ne peuvent pas être transmis, ni cumulé et métabolisé par les temps postérieures, donc en principe incommensurables. Il est donc sous le sillage de ce principe endogène que l'histoire de l'humanité se révèle découpée dans une succession de individualités organiques, qui réalisent l'esprit propre à eux dans leur cycle vital. Chacun de ces cycles est une époque du déploiement de l'humanité. Ce sens moderne d'époque – un sens «déterminé par des coupures»⁶⁶ – en tant qu'individualité organique d'un peuple/nation est donc préparé par l'histoire de l'art de Winckelmann. Ce caractère unique, *einmalig*, devient chez Herder l'esprit de la nation. En fait, lorsque l'enjeu politique de la théorie de Winckelmann est de démontrer que la démocratie soit la forme politique meilleure pour l'épanouissement de l'art⁶⁷, Herder, en transformant les «peuples» en «nations», vise plutôt à une nouvelle notion d'individualité historique, dont l'enjeu est désormais la revendication de l'identité politique allemande⁶⁸.

Comme donc pense Herder l'unité de l'humanité, le développement dans le deuxième sens, son unité dans le changement? Comment se concilie l'unicité des peuples/nations avec l'identité que l'humanité, en tant que subjectivité de niveau supérieur, maintient dans sa transformation historique?

Il n'y a sur la terre qu'une seule et même espèce d'hommes. Le cours entier de la vie humaine n'est que changement; ses différentes périodes ne sont que l'histoire de ses transformations, et l'espèce entière n'est qu'une continuelle métamorphose. Des fleurs s'épanouissent et se fanent; d'autres sont en germes ou en boutons: parvenue à sa maturité, l'arbre porte à la fois toutes les saisons sur sa tête⁶⁹.

⁶⁵ J.J. Winckelmann, *Geschichte der Kunst des Alterthums*, Wien, Akademischen Verlage, 1766, vol. 1, Livre III, chap. 2, p. 42: «Eigenschaften und Kennzeichen der Kunst dieses Volks», qui est traduit très librement dans la version française mentionnée. Winckelmann est le premier à introduire la notion de style dans l'histoire de l'art (D. Irwin, *Introduzione*, dans J.J. Winckelmann, *Il bello nell'arte. Scritti sull'arte antica*, a cura di F. Pfister, Torino, Einaudi, 1973, p. LXXI; C. Ginzburg, *Stile. Inclusione ed esclusione* (1995), dans Id., *Occhiacci di legno. Nove riflessioni sulla distanza*, Milano, 1998, tr. fr. *À distance. neuf essais sur le point de vue en histoire*, Paris, Gallimard, 2001); voir aussi Caianiello, *Scienza e tempo nell'idealismo tedesco*, cit., cap. 2, § 4.

⁶⁶ E.R. Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, cit., p. 255-256: «unseren durch Epochenabschnitte bestimmten Sinne» (tr. fr. *La littérature européenne et le moyen âge latin*, Paris, PUF, 1956).

⁶⁷ Winckelmann, *Histoire de l'art chez les anciens*, tr. fr. par M. Huber, Paris, chez Barrois l'ainé, 1789, livre I, chap. III. Voir Schnapp, *La conquête du passé*, cit., p. 319.

⁶⁸ Jaeger et Rösen, *Geschichte des Historismus*, cit., p. 51.

⁶⁹ J.G. Herder, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, traduit par E. Quinet, Paris, Levrault, 1834, vol. II, livre VII, chap. 1.

La solution envisagée par Herder est de considérer chaque époque comme une expression partielle de la nature humaine totale, qui a besoin du temps pour faire expérience de toutes ses potentialités (*Anlage zur Mannigfaltigkeit*⁷⁰).

La critique fondamentale que le théologien Herder oppose à l'idée de progrès des Lumières, est en fait que l'homme est structurellement imparfait, fini⁷¹. En tant que limité, le «vaisseau» humain ne peut contenir simultanément toute entière la perfection, c'est-à-dire l'explication accomplie de toutes ses déterminations, les *Anlagen* – dispositions – que la divinité a placés dans son cœur. La diversité des histoires et des peuples est donc expression d'une multiplicité de formes inhérente à la nature humaine. L'accent se pose non plus sur l'uniformité de la nature humaine, mais sur sa diversité interne. De cette perspective, Herder est au même d'embrasser encore dans un regard unitaire soit l'histoire de la nature que celle de l'humanité.

Se déployer dans le temps est une nécessité pour l'humanité, afin d'exprimer – selon le «principe de plénitude» qu'on retrouve déjà chez Leibniz⁷² – toutes ses possibilités initiales. Chaque époque est ainsi délimitée par l'expression de ce que Humboldt appellera plus tard son incontournable «unilatéralité». Mais chez Herder il faut que toutes les *Anlagen*, les potentialités inscrites par Dieu dans l'homme, se déploient dans le temps, pour que l'humanité enfin étalée puisse témoigner de la grandeur de Dieu.

Mais l'unilatéralité des temps en tant que découpées en nations/époques implique aussi un coût: ce qu'on gagne pour un aspect, on le perd pour un autre⁷³. Déjà dans l'histoire naturelle, les caractères avantageux gagnés par les espèces sont compensés par la perte d'autres capacités – comme chez l'homme, qui en gagnent la raison, le langage et la tradition paie le prix de l'affaiblissement des instincts naturels⁷⁴. Les propriétés différentes qui caractérisent les peuples/nations ne peuvent pas se cumuler, ils sont plutôt, pour reprendre l'expression de Leibniz, impossibles. S'il y a constance dans la révélation de Dieu à chaque époque de l'histoire, il n'y a cependant aucun progrès vers la perfection. Chaque âge accomplisse seulement son propre principe.

⁷⁰ J.G. Herder, *Auch eine Philosophie der Geschichte zur Bildung der Menschheit* (1774), in *Herders Werke in 5 Bänden*, Berlin und Weimar, Aufbau Verlag, 1982, Bd. 3, p. 69 (tr. fr. *Une autre philosophie de l'histoire* [1774], tr. par M. Rouché, Paris, Aubier, 1964).

⁷¹ *Ibid.*, p. 69-70.

⁷² A.L. Lovejoy, *The great chain of being. A study of the history of an idea*, Cambridge MA, Harvard University Press, 1934,

⁷³ Herder, *Ideen*, *SW*, Bd. XIII, III Buch, kap. V, p. 190-191; voir aussi R. Leroux, *La philosophie de l'histoire chez Herder et Guillaume de Humboldt*, dans *Mélanges Lichtenberger*, Paris, Stock, 1934, p. 145-166. Cf. A. Gehlen, *Der Mensch: seine Natur und seine Stellung in der Welt* (1940), dans *Gesamtausgabe*, Frankfurt a. M., Klostermann, 1993, vol. 3. Cette idée se retrouve déjà chez G.W. Leibniz, *Die philosophischen Schriften von Gottfried Wilhelm Leibniz*, Hildesheim, Georg Olms, 1962, Bd. II, p. 589: «Quoyque l'Univers fût toujours également parfait, il ne sera jamais souverainement parfait; car il change tousjours et gagne de nouvelles perfections, quoyqu'il en perd d'anciennes».

⁷⁴ Herder, *Ideen*, cit., p. 61.

Que-ce que c'est alors le soi-disant progrès? Nulle plus qu'une distorsion ayant origine de la morgue, de la *hybris* du présent. Il n'y a «pas de plan, pas de progression continue! - toujours le même tissu qui se tisse et se déchire!» – enfin, presque les mêmes mots que chez Fontenelle, mais précisément pour en rejeter les conclusions.

L'argument fondamental dont use Herder contre les Lumières est précisément l'impossibilité de définir la mesure (*Maß*) extra-historique qui permet de juger du progrès accompli. Le principe cosmopolitique de l'universalité invariante de la nature humaine ne fait que cacher en fait la prépotence du présent sur le passé, le «verre coloré»⁷⁵ qui contraint son regard. Il n'est donc pas possible de croire, comme le voulait Kant dans son *Idée d'une histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique* (1784), que la réalisation du sens des époques précédentes puisse être déléguée à l'avenir⁷⁶.

Mais les nations des Herder ne sont pas les monades de Leibniz. L'indépendance du sens de chaque époque ne vaut pas à nier l'héritage qui les relie. Au contraire, elles sont toutes insérées dans la diachronie d'une «chaîne des cultures», la force de la tradition qu'ils absorbent de l'histoire préalable.

Personne n'est seul, quel que soit son âge, nous bâtissons toujours sur ce qui nous a précédés et ce que nous faisons ne sera que la base de l'avenir, ne prétend être rien d'autre que cela⁷⁷.

Il est justement ici qu'on voit la fécondité de l'image de l'organisme qui sous-tend à cette notion d'époque/nation. Comme les organismes, les nations assimilent de l'extérieure – de la nature au même droit que des influences d'autres peuples et du passé – les matériaux pour bâtir et maintenir leur forme propre. Deux forces règlent cet équilibre délicat, Herder les appelle «principes de la philosophie de l'histoire»: force organique et tradition.

La force organique règle l'assimilation de l'étranger. Pour Herder les nations les plus vitales sont celle qui s'adaptent avec la plus grande souplesse aux changements et qui sont plus capables d'assimiler l'altérité. Plus ces qualités sont marquées, plus sûr est le point d'équilibre de la nation/époque, et donc sa capacité à persister dans les changements en préservant sa propre identité. À cette résilience, les Grecs doivent leur grandeur, les Hébreux la survivance séculaire de leur culture, et l'Europe même le succès de son assimilation vorace⁷⁸ – que Herder décrit avec des tonalités franchement anticolonialistes⁷⁹.

⁷⁵ J.G. Herder, *Denkmal J.J. Winckelmann, SW*, Bd. VIII.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 476; sur cette polémique de Herder avec Kant voir M. Rouché, *Introduction à J.G. Herder, Idées pour la philosophie de l'histoire de l'humanité* (ed. anthologique), Paris, Aubier, 1962, p. 46 ss.

⁷⁷ *SW*, Bd. V, p. 512 s.

⁷⁸ Cf. Herder, *Une autre philosophie de l'histoire*, cit., p. 173.

⁷⁹ Sur l'étendue et les limites de la critique herdérienne au colonialisme, voir A. Padgen, *Die Auslöschung der Differenz. Der Kolonialismus und die Ursprünge des Nationalismus bei Diderot und Herder*, dans S. Conrad et S. Randeria (hrsg. von), *Jenseits des Eurozentrismus: postkoloniale Perspektiven in den Geschichts- und Kulturwissenschaften*, Frankfurt am Main, Campus Verlag, 2002, p. 136 ss.

L'autre force est la tradition, l'héritage des époques préalables, force matérielle qui fait que chaque culture se bâtit à partir de la précédente, si puissante qu'il y a dans l'histoire pour Herder très peu de véritablement nouveau, et jamais au niveau de l'individu.

Les deux principes s'équilibrent dans une tension dialectique non exempte de conflits⁸⁰. Si la force organique l'emporte sur la tradition, l'identité même de la nation est en danger – comme, ça va sans dire, dans la révolution française. Mais si la tradition prend le pas sur la force organique, le lien vital de la transmission se transforme en menace pour la survie de la nation, jusqu'à devenir «de véritable opium de l'esprit»⁸¹. Chaque équilibre est provisoire, et les nations s'éteignent, aussi bien que les époques passent. On voit ici le bourgeon d'une pensée plus proche au Nietzsche de la seconde considération intempestive qu'à l'historicisme plus tardif qui a été l'objet de ses critiques⁸². Bien sûr il y a toujours, chez Herder, l'idée d'une éducation progressive de l'humanité qui se réalise, de façon immanente et nécessaire, dans le temps historique. Mais le temps ne se dissout pas dans une figure eschatologique récapitulative, il reste bien plutôt immanent à la vie des formes, ce qui est à son sens par soi-même la plus haute révélation de l'existence de Dieu. Pour Herder, en fait dans «tous les temps, seulement chacun à sa propre façon, la somme est toujours la félicité»⁸³.

Mais ce qui est plus remarquable à mon avis, et qui exercera la plus grande influence, est la conception du temps historique (expression qu'il a probablement inventé lui-même⁸⁴) que je propose de appeler démocratique, et qui s'oppose justement à la notion hégélienne du temps historique, en tant que «œdipienne».

La constance de la révélation de Dieu dans l'histoire fait en sorte que chaque «nation» – et donc époques – «porte en elle son centre de félicité, de même que chaque sphère a en elle son centre de gravité»⁸⁵.

On voit dans quel sens le temps de Herder ne peut pas être cumulatif: les époques sont conçues comme irréductibles les unes aux autres, aussi parce qu'elles sont, nous l'avons déjà remarqué, impossibles à cause de l'impossibilité de l'homme, dans sa finitude structurelle, d'atteindre la perfection, c'est à dire toute sa pluralité (*Mannigfaltigkeit*) potentielle. Tous les temps, toutes les nations, tous les peuples, ont le même droit dans l'histoire, la même plénitude d'existence.

Mais le temps reste au même temps embryogénique, dans la mesure où il ne peut que porter à l'acte les potentialités prédéfinies par la divinité dans l'homme, et qui, comme l'homme, elles aussi sont finies. L'expérience de ces potentialités constitue encore la réalisation du projet divin d'une éducation du

⁸⁰ Herder, *Ideen*, *SW*, Bd. XIII, Buch IX, Kap. I, p. 347 ss.

⁸¹ *Ibid.*, Bd. XIV, Buch, XI, Kap. V, p. 37.

⁸² F. Nietzsche, *Deuxième considération intempestive: de l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire du point de vue de la vie* (1874), Paris, Éd. Mille et une nuits, 2000.

⁸³ *SW*, Bd. IV, p. 364.

⁸⁴ Jöns, *Begriff und Problem der geschichtlichen Zeit*, cit.

⁸⁵ Herder, *Une autre philosophie de l'histoire*, cit., p. 183.

genre humain. L'option théologique de Herder empêche encore une représentation ouverte de l'avenir.

De l'autre côté de Herder, de ce temps historique démocratique, qui revendique la même dignité pour chaque instant, il y a le modèle puissant de la philosophie de l'histoire de Hegel, que je assimile à la notion œdipienne du temps dans laquelle, comme le dit Vattimo, «chaque moment du temps n'a pas son sens en lui-même, mais ailleurs», puisque chaque moment successif tend à «s'emparer du sens en supprimant tous les autres»⁸⁶.

On peut décrire la démarche de l'histoire du monde chez Hegel comme un métabolisme de l'esprit, qui fait l'expérience de toutes les configurations de l'histoire préalable pour les assimiler et retourner à soi-même, en les préservant dans la forme la plus accomplie, celle de l'esprit absolue qui gagne ainsi la «certitude d'être toute la réalité»⁸⁷. Il est un mouvement de prise de conscience que la réalité est engendré par l'esprit lui-même, un sujet collectif qui se pose au-delà de la simple humanité. Si l'humanité de Herder était en fait doublement conditionnée, par la nature et par l'histoire préalable, l'esprit de Hegel incarne le pouvoir de l'homme d'absorber et dépasser la nature. La taxonomie des civilisations de la philosophie de l'histoire de Hegel décrit toujours ce passage de l'apparence de la naturalité, où l'homme s'aperçoit comme «aliéné», soit dominé par les déterminations extérieures, au domaine de l'esprit, où il reconnaît sa propre liberté et sa domination de la nature – une domination que Droysen qualifiera comme «l'empire napoléonien de la pensée»⁸⁸. La méthode, non plus simplement formelle, mais tout-à-fait ontologique, dès qu'elle correspond à la démarche nécessaire de l'esprit, est la dialectique, laquelle, avec les étapes triadiques de la thèse, antithèse et *Aufhebung*, consume en soi toute accidentalité et achève la forme pure du savoir: cette méthode est pour Hegel la science véritable, évidemment une notion de science qui défie toute assimilation aux sciences de la nature.

On trouve aussi chez Hegel une succession de totalités relatives, les esprits des peuples, dont le développement individuel permet l'élaboration du principe originel singulier jusqu'à son auto-conscience. Il s'agit ici à nouveau d'un mouvement de dénaturalisation: par l'auto-conscience, les peuples cessent d'apparaître comme donnés naturels et se révèlent en tant que formes de l'esprit – c'est qu'ils étaient du début. Les esprits des peuples se succèdent comme de totalités enfermées en soi, ils déploient le principe leur propre mais seulement pour être, dans la *Aufhebung*, saisies et métabolisés par la figure successive⁸⁹.

⁸⁶ G. Vattimo, *Il soggetto e la maschera*, Milano, Bompiani, 1974, p. 250; il s'agit de la notion de temps à laquelle Nietzsche opposera la structure de répétition de l'«éternel retour».

⁸⁷ G.W.F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, tr. fr. de J.-P. Lefebvre, Paris, Aubier, p. 183.

⁸⁸ Cfr. J.G. Droysen, *Texte im Umkreis der Historik (1826-1882)*, hrsg. von H.W. Blanke und P. Leyh, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 2007, p. 224.

⁸⁹ Chez Hegel, le principe de l'assimilation se joue plutôt, sur le niveau de l'esprit, avec la *Erinnerung*; voir V. Verra, *Storia e memoria in Hegel* (1970), dans Id., *Lecture hegeliane. Idea, natura e storia*, Bologna, Il Mulino, 1992. Sur l'importance de ce principe chez Hegel, voir R. Bodei, *Sistema ed epoca in Hegel*, Bologna, Il Mulino, 1975, p. 100 ss, 183 ss.

L'histoire des nations est donc soit cumulative que progressive, et l'occident est assuré dans sa mission de destin de l'esprit.

D'ailleurs, le temps pour Hegel est au même temps nécessaire et inessentiel. Le temps a en fait la fonction de consommer, avec la nécessité dictée par les lois de la dialectique, les contradictions de l'esprit. La notion hégélienne de *Aufhebung* est l'indice de cette consommation, qui conserve dans la forme épurée du savoir toute l'accidentalité de l'histoire concrète.

Mais enfin, le temps même s'avère une figure transitoire: il est seulement le chemin vers une forme absolue, celle de la transparence finale de la raison vivante dans laquelle le temps est effacé par le concept – ce qui sera la figure ambiguë de la «fin de l'histoire» chez le dernier Hegel⁹⁰. Cette ambiguïté est également exprimée par la notion hégélienne de commencement, qui se révèle enfin embryogénique, dans la mesure où le commencement contient en puissance l'explication dialectique à venir, et donc le germe de son accomplissement.

Bien que cette schéma ne permet pas d'atteindre la profondeur de la pensée de Hegel sur le temps en général, il nous aide à schématiser la différence entre ces deux philosophes, qui nous approche à notre objective. En fait, Ranke et même Droysen, qui écoute les leçons de Hegel à Berlin, penchent pour plusieurs aspects décisifs du côté du temps démocratique de Herder, mais pour en franchir définitivement les limites préétablies.

2.2. Ranke (1795-1886) et Droysen (1808-1884): istances de la methode pour un temps ouvert

Bien que Ranke ne soit éloigné de Hegel que d'une génération, il se situe au début d'un changement profond, celui de l'affirmation des savoirs positifs, laquelle met en cause la position privilégiée de la philosophie dans le domaine intellectuel. Surtout de la moitié du XIX^e siècle, on rencontre l'éclatement de la spécialisation des sciences⁹¹. Savoirs qui se revendiquent, selon l'esprit du positivisme naissant, ancrés à des domaines particuliers de l'empirie; et dont la lutte pour l'affirmation au sein des universités et des académies est le facteur pragmatique qui pousse vers une distinction entre la méthode des sciences naturelles et celle des sciences humaines, les *Geisteswissenschaften*. L'enjeu pour les nouveaux savoirs après l'écroulement de la prétention totalisante de la philosophie est la professionnalisation disciplinaire, la définition d'un ethos propre à chacun savoir, d'une méthode en tant qu'instance de légitimation.

Une autre remarque préliminaire qui me semble nécessaire concerne les rôles différents que Ranke et Droysen ont joué à leur époque. En fait, tandis

⁹⁰ O. Pöggeler, *Ein Ende der Geschichte? Von Hegel zu Fukuyama*, Wiesbaden, Westdeutscher Verlag, 1995.

⁹¹ W. Hardtwig, *Die Vernwissenschaftlichung der Geschichtsschreibung und die Ästhetisierung der Darstellung*, dans R. Koselleck, H. Lutz et J. Rüsen (hrsg. von), *Theorie der Geschichte. Beiträge zur Historik*, Bd. IV, *Formen der Geschichtsschreibung*, München, DTV, 1982, p. 147-191; A. Diemer (hrsg. von), *Konzeption und Begriff der Forschung in den Wissenschaften des 19. Jahrhunderts*, Meisenheim, Hain, 1978; Steven Turner, *Historicism, Kritik, and the Prussian professorate, 1790 to 1840*, cit.

que Ranke a été reconnu comme le plus grand historien de son temps, et sa méthode comme le modèle pour toute scientificité de la pratique historique, l'importance de Droysen comme théoricien de l'histoire est dans quelque façon posthume, et son influence sur l'historicisme successif relève surtout de la médiation de Meinecke, qui écoutait ses leçons à Berlin. Droysen a en fait très peu publié de sa *Historik*, seulement des abrégés des cours, comme si rendre public cet aspect de son travail n'était pas pour lui si important comme l'étaient ses autres projets scientifiques, que Meinecke a bien synthétisé comme les projets hellénistique et prussien: c'est à eux qu'il doit sa notoriété chez les contemporains⁹². La raison de cette attitude reste je crois quelque peu un mystère, mais elle est responsable du fait que même chez les historiens pratiquants Ranke a été longtemps le seul modèle d'une méthode historiciste. On le voit chez Nietzsche⁹³, qui pourtant était lui-même philologue et devait connaître très bien les œuvres du philologue Droysen; mais on le voit aussi dans la critique française de telle méthode, par exemple chez la première génération des Annales, dont on parlera en suite.

Je chercherai à dégager premièrement les traits essentiels partagés par Ranke et Droysen, qui forment le noyau de ce qu'on peut appeler historicisme scientifique; et deuxièmement je chercherais à montrer les différences, en particulier comment leurs notions du temps historique se relient à leur respective conception de la méthode.

Le point de départ commun de leur démarche peut être idéalement fixé dans l'essai de Wilhelm von Humboldt, *Sur la tâche de l'historien* du 1822⁹⁴. Il s'agit du congé de toute philosophie de l'histoire, et de la nécessité que l'histoire revendique un statut scientifique autonome de la spéculation, surtout en se débarrassant de l'imaginaire téléologique que présuppose une fin au déroulement concret de l'histoire.

Selon la définition de Meinecke dans 1936, retenu encore valable par plusieurs auteurs, l'historicisme serait un «mode de pensée» focalisé au même temps sur l'individualité et le développement. Individualité, parce que le regard de l'historien est individualisant: il vise à reconnaître l'unicité, la *Einmaligkeit*, des phénomènes historiques, des peuples, nations et époques tandis que la notion de développement est caractérisé par «spontanéité, capacité plastique de transformation, imprévisibilité»⁹⁵. L'accent sur la *Einmaligkeit* nous révèle déjà que l'histoire concrète de ces individualités ne peut pas être subsumé sous aucun schéma préconstitué, structure de répétition qu'on puisse utiliser pour pré-

⁹² F. Meinecke, *Johann Gustav Droysen. Sein Briefwechsel und seine Geschichtsschreibung*, dans «Historische Zeitschrift», 141, 1930, 2, p. 249-287. Voir aussi T. Welskopp, *Der "echte Historiker" als "richtiger Kerl". Neue Veröffentlichungen (nicht nur) zum 200. Geburtstag von Johann Gustav Droysen*, dans «Historische Zeitschrift», 288, 2009, p. 385 ss; S. Caianiello, *Verso una storia dell'Istorica di Droysen*, dans «Archivio di storia della cultura», XXIII, 2010, p. 318-319.

⁹³ Nietzsche, *Deuxième considération intempesive*, cit.

⁹⁴ G. De Humboldt, *La tâche de l'historien* (1822), Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 1985. Voir Caianiello, *Droysen interprete di Humboldt*, cit.

⁹⁵ F. Meinecke, *Die Entstehung des Historismus*, München-Berlin, R. Oldenbourg Verlag, 1936.

voir l'avenir. L'historicisme scientifique s'oppose donc non seulement au progrès des Lumières, mais à toute forme de déterminisme historique, et en particulier à l'idée hégélienne d'une nécessité, logique et dialectique, opérante dans l'histoire. Il est donc bien différent de la cible des critiques paradigmatiques que Popper oppose à ce qu'il appelle, en 1957, historicisme, catégorie dans laquelle il inclut premièrement Hegel et Marx⁹⁶. Au même temps, l'historicisme scientifique vise à revendiquer à l'histoire une notion de la rigueur scientifique nettement séparée de celle des sciences de la nature – et chez Droysen surtout du positivisme historique – en déclarant l'impossibilité de la prévision et l'absence des lois dans l'histoire. La séparation hégélienne entre nature et histoire est donc réaffirmée, mais à partir d'une fondation nouvelle, qui vise à pluraliser la notion de la science pour assurer la spécificité de la science de l'homme.

Encore, l'historicisme scientifique s'oppose à l'idée que le temps historique puisse s'achever de quelque façon dans un état éclairé où idéalement sa transformation continuelle puisse cesser. L'histoire n'apparaît plus comme un développement sous le modèle embryogénique. Il n'y a plus de totalité qu'il faut achever dans le temps, ni dans le sens du déploiement de potentialités humaines de Herder ni dans celui de l'esprit de Hegel; ce qui persiste toutefois est l'idée de la continuité, la chaîne herdérienne des cultures.

Dans l'histoire entière nous trouvons toujours des nouvelles idées et la constitution des nouvelles figures, lesquels pourtant portent toujours en soi le contenu spirituel des précédents, sans jamais l'abandonner⁹⁷.

Le trait d'union entre le premier historicisme philosophique et l'historicisme scientifique est une pensée des contraintes, du pouvoir constitutif de la mémoire historique que nulle révolution ne pourra effacer. Il est cette structure d'hérédité qui informe le présent qui rend nécessaire, du point de vue épistémologique, une interrogation génétique. Pour revenir à la thèse de Koselleck, il s'agit de la notion du temps historique comme facteur causal propre à la modernité, dont il est chez l'historicisme scientifique que sa puissance générative s'étende vraiment à l'infini, qu'on tire toutes les conséquences de l'infini découverte en arrière aussi bien qu'en avant. Le même climat où, dans la biologie, une véritable pensée évolutionnaire deviendra possible.

Mais le dilemme ne fait que s'aggraver – comment penser la liberté humaine, le grand mot de l'idéalisme allemand, au même temps que la structure cumulative de contraintes qui se transmet avec l'héritage du passé? Le même dilemme que Herder avait représenté avec la tension entre tradition et force organique, le dilemme que Nietzsche stigmatisera dans son attaque à l'historisme.

⁹⁶ K. Popper, *The Poverty of historicism*, London, Routledge, 1957.

⁹⁷ L. von Ranke, *Latere e l'idea di storia universale*, a cura di F. Donadio e F. Tessitore, Napoli, Guida, 1986, p. 205.

Une résolution partielle de ce dilemme consiste dans le fait que, dans cette nouvelle ouverture du temps historique, unis dans l'attaque à quelconque téléologie de l'histoire, Ranke et Droysen partagent l'idée démocratique du temps de Herder, qui chez eux aussi relève du même imaginaire religieux, c'est-à-dire l'idée d'une constance de la révélation de dieu dans l'histoire, mais qui devient maintenant un principe de la méthode scientifique. Un temps démocratique est pour ainsi dire en même temps un temps perspectiviste: chaque époque a le droit à sa propre vérité unilatérale: cet aspect de l'historicisme qui est souvent critiqué comme relativisme. On pourrait dire, en paraphrasant Herder, que la liberté de l'époque est dans sa propre force organique, d'assimiler seulement ce qu'elle veut.

Rien de plus herdérienne de la solennel déclaration de Ranke:

Chaque époque est en rapport direct avec Dieu, et sa valeur n'est pas ce que sort d'elle, mais dans son existence même, dans sa particularité. [...] chaque époque doit être contemplée comme quelque chose de valide par soi-même et hautement digne de considération⁹⁸.

Donc, il y a chez Ranke et Droysen un dépassement définitif de la perspective embryogénique envers une conception de l'histoire ouverte au nouveau et à l'imprévisible⁹⁹. Chez Ranke, l'humanité "historique" n'est que «l'ensemble de toutes les époques»¹⁰⁰, dont l'idée peut exister seulement dans les formes innombrables de nations concrètes; c'est-à-dire la «somme» de toute l'histoire documentée. A la même notion, Droysen confère une nuance plus dynamique, de «werdende Summe», c'est-à-dire une somme jamais conclue. Pour Ranke, qui songeait à une Europe capable de balancer ses différences dans la figure apaisée d'une *Vielheit in der Einheit*¹⁰¹, une multiplicité dans l'unité, l'époque est encore un point d'équilibre, comme chez Herder. Toutefois, cet équilibre n'est plus recelé dans l'identité profonde qui soutient le devenir du peuple dans le temps, mais elle est plutôt le résultat d'un procès d'équilibration continue des tensions dynamiques des diverses individualités qui l'habitent.

L'histoire se veut, dans l'historicisme scientifique, *episteme* et non plus métaphysique, ni éducation morale quelque que soit.

On le voit dans la récusation nette et formelle que Ranke fait de l'ancien topos «*historia magistra vitae*», institutrice de la vie: «On a attribué à l'histoire le tâche de juger le passé, pour que son enseignement puisse apprendre aux contemporains à faire un bon emploi du future [...] mon essai ne vise à des si hautes fonctions». La tâche de l'historien est pour Ranke, comme pour Hum-

⁹⁸ Cfr. L. von Ranke, *Über die Epochen der neueren Geschichte*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1888.

⁹⁹ Caianiello, *Il concetto di sviluppo tra biologia e storia*, cit.

¹⁰⁰ Ranke, *Lutero e l'idea di storia universale*, cit., p. 225-226, 232-233.

¹⁰¹ W. Hardtwig, *Die Geschichtserfahrung der Moderne und die Ästhetisierung der Geschichtsschreibung: Leopold von Ranke*, Berlin, Humboldt-Universität, 1996, p. 36.

boldt, seulement d'établir comme se sont effectivement déroulées les choses (wie es eigentlich gewesen)¹⁰².

Ranke élève donc une nouvelle prétention à une connaissance objective du passé en tant que passé. Nouvelle, parce que elle est fondée sur la méthode de la critique de sources.

J'ai déjà faite allusion à la matrice philologique que soit Ranke que Droysen partage, dont la critique de sources était le nouvel ethos de la recherche. Il est néanmoins Ranke, qui, en suivant Niebuhr qui l'avait déjà appliqué aux sources de l'histoire romaine, en fait le fondement épistémique de l'objectivité de la recherche historique. Mais la façon dont Ranke conçoit la tâche de la critique relève plutôt de ce qu'on a appelé une logique de la *emendatio*, de la rectification, que d'une logique de la recension, dans le sens large d'une historicisation radicale des sources.

Le but de sa méthode est en fait d'identifier la couche la plus original des faits historiques. Le mythe de l'origine qui était sous-tendu à la logique de l'*emendatio* prend la forme du témoin oculaire, à nouveau de l'autopsie. Celui qui était plus proche des événements seulement peut représenter l'esprit de son époque, le *Mittelpunkt*, le centre d'où on peut reconstruire univoquement le sens que les événements avaient pour cette humanité désormais étrangère. La conséquence extrême de la vision démocratique du temps est chez Ranke que seulement en enlevant tous adjonctions postérieures on peut annuler les transformations du temps et revenir à la vérité historique, qui repose cachée dans l'autoréférentialité de son époque.

L'ethos de la critique de source, l'exactitude, se fonde chez Ranke avec l'ethos de l'objectivité caractéristique de l'attitude épistémique du XIX^e siècle, en tant que discipline du contrôle de soi, comme l'ont décrit récemment deux philosophes des sciences: «l'épistémologie du XVIII^e siècle aspirait au point de vue des anges; l'objectivité du XIX^e siècle aspirait à l'autodiscipline des saints. [...] sous l'aspect négatif, cet idéal d'objectivité cherchait à éliminer la présence médiatrice de l'observateur»¹⁰³. Le détachement moral, renforcé par le travail purificateur de la critique des sources, sont donc pour Ranke les conditions pour saisir la vérité historique, le «wie es eigentlich gewesen».

Mais le succès de Ranke relève aussi de la fusion entre la science et l'art. L'histoire doit s'approprier de ruses de la narration littéraire: elle a besoin de l'art pour accomplir «sa tâche [...] de reproduire à nos yeux comme se sont déroulé les événements, comme était faites les hommes, et ainsi d'en préserver la mémoire pour les siècles à venir»¹⁰⁴. On retrouve ici la signification «monu-

¹⁰² L. von Ranke, *Vorrede*, dans Id., *Geschichten der romanischen und germanischen Völker*, Leipzig, Duncker & Humblot, 1824: «Man hat der Historie das Amt, die Vergangenheit zu richten, die Mitwelt zum Nutzen zukünftiger Jahre zu belehren, beigemessen: So hoher Ämter unterwindet sich gegenwärtiger Versuch nicht: Er will bloß sagen, wie es eigentlich gewesen».

¹⁰³ L. Daston et P. Galison, *The image of objectivity*, dans «Representations», 40, 1992, p. 82.

¹⁰⁴ L. von Ranke, *Über die Verwandtschaft und den Unterschied der Historie und der Politik*, Stuttgart, Alfred Kröner Verlag, 1836.

mentale» de l'histoire critiquée par Nietzsche¹⁰⁵, dont le sens premier est le témoignage du passé en tant que tel. L'historien, comme l'écrivain dans la grande littérature du XIX^e siècle¹⁰⁶, il est le demiurge, aussi équidistante de toutes époques comme Dieu même; il organise l'ordre des causes et des faits sur plusieurs plans narratifs, en débrouille le fils de telle façon que ses thèses interprétatives ne sont même plus reconnaissables, dès qu'elles constituent l'échafaudage même de la narration. Ce rôle olympique fera la fortune publique de la nouvel figure professionnel de l'historien, un modèle qui demeure puissante jusqu'à la moitié du XX^e siècle¹⁰⁷.

C'est intentionnellement que je ne revienne pas ici sur les thèses historiographiques concrètes et enfin politiques de ce grand conservateur, comme je ne le ferai pour Droysen. La lecture politique est naturellement très importante: tandis que Ranke fut nommé historien d'état par Frédéric-Guillaume IV de Prusse en 1841, Droysen (plus jeune de quelques 10 ans), libéral de droite, fut longuement éloigné de Berlin à cause de sa participation au *Vormärz* et au Parlement de Francfort du 1848, et put y retourner seulement en 1859, d'ailleurs sans l'approbation de Ranke. Mon propos est en fait focalisé plutôt sur leurs épistémologies, encadrées dans leur rapport à la vision du temps historique.

Droysen attaque Ranke justement sur la prétention à l'objectivité, qu'il qualifie de «eunuque», dans un passage célèbre:

Je ne prétende à rien de plus, mais aussi rien de moins, que la vérité relative de mon point de vue, tel qu'il est façonné par ma patrie, ma croyance religieuse, politique, mon époque¹⁰⁸.

Mais il ne s'agit pas seulement, dans ce passage, d'une histoire militante opposé à une histoire aux prétentions scientifiques.

Il s'agit en premier lieu d'une conscience épistémique plus développée, que Droysen raffine dans le cours de sa vie dans une confrontation constante avec la science de la nature contemporaine et les changements dans l'idée de science pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, vis-à-vis desquelles il recherche un fondement rigoureux pour l'histoire et les *Geisteswissenschaft*¹⁰⁹. En fait, le véritable travail épistémologique de Droysen ne commence qu'après la moitié de son siècle, et en tant que réponse au défi du positivisme, lorsque celui-ci vient

¹⁰⁵ Nietzsche, *Deuxième considération intempestive*, cit.

¹⁰⁶ On songe par exemple à Flaubert: l'écrivain dans le roman est «comme Dieu dans l'univers, présent partout et visible nulle part» (G. Flaubert, *Correspondance*, ed. par J. Bruneau, Paris, Pléiade, 1980, vol. II, p. 204).

¹⁰⁷ Hardtwig, *Die Geschichtserfahrung der Moderne*, cit., p. 28.

¹⁰⁸ J.G. Droysen, *Istorica: lezioni di enciclopedia e metodologia della storia* (1857), Napoli, Guida, 2003, (dorenavant: *Istorica* 57), p. 356 (tr. it. de Id., *Historik. Historisch-kritische Ausgabe [1857-58]*, hrsg. von P. Leyh, Stuttgart, Frommann-Holzboog, 1977). Voir A. Escudier, *Présentation*, dans J.G. Droysen, *Précis de théorie de l'histoire* (1868), tr. fr. par A. Escudier, Paris, Cerf, 2002, p. 3-9.

¹⁰⁹ Caianiello, *Verso una storia dell'Istorica di Droysen*, cit., p. 310 ss; M. MacLean, *History in a two-cultures world: The case of the German historians*, «Journal of the History of Ideas», 49, 1988, 3, p. 473-494.

envahir le terrain de l'histoire. C'est à cause de cette interaction autant polémique que fructueuse que la «pratique discursive» de l'histoire en Allemagne atteint, peut-on dire en suivant Bachelard et Foucault, un nouvel «seuil épistémologique»¹¹⁰.

Mais, en second lieu, il s'agit au même temps d'une conception du temps historique qui tire toutes les conséquences de la nouvelle conception d'un temps ouvert, irréversible, et productif (dans le sens de Koselleck, de puissance générative), dont la nature intrinsèquement processuelle ne consente aucun type de retour au passé dans la forme d'une expérience immédiate. Comme l'a dit Gadamer, l'historien se reconnaît «séparé de son objet par la médiation infinie de la tradition»¹¹¹. De ce fait, son parcours cognitif ne se conclura jamais dans une expérience complète de l'objet. Il est le travail de la méthode de reconstruire l'objet historique, en remontant en arrière (*rückwärts greifende Konstruktion*¹¹²) – ce qu'on peut faire seulement en restant solidement enraciné dans son présent¹¹³. L'interprète est en fait immergé dans le flux de l'histoire, il n'y a plus d'ailleurs où il puisse s'en tirer.

Droysen conçoit le temps historique selon la formule grecque, emprunté par Aristote, de *epidosis eis auto*: «une continuité, dans laquelle chaque élément antécédent se continue, se complète, s'élargit dans le suivant, chaque élément suivant se présente en tant que résultat, accomplissement, accroissement du précédent»¹¹⁴. Chaque individu, chaque génération, chaque époque, ajoute en fait sa propre contribution au monde hérité. Il le fait à travers son travail herméneutique. Pour Droysen la connaissance historique relève du champ de l'action, et les «conceptions», les *Auffassungen* des hommes du passé ont un statut comparable à leurs actes concrets: il s'agit toujours comme il dit de «mises en forme». Pour le dire avec Vico, le «vrai» de l'histoire est le produit de l'action humaine, le factum. Chaque interprétation/appropriation du passé et un tel factum, une action pour ainsi dire épistémique.

Droysen emploie le mot du Faust de Goethe: ce que tu as reçu en héritage de tes pères, conquière-le pour le posséder¹¹⁵ – et cette conquête est un faire.

Ce qu'il nous intéresse de souligner, de cette notion cumulative du temps historique, est que la transformation incessante est au cœur pour ainsi dire de l'objet historique même. Droysen emploie aussi pour définir la constitution du monde historique le terme de morphologie, qui avait à l'époque encore princi-

¹¹⁰ G. Bachelard, *Critique préliminaire du concept de frontière épistémologique* (1934), dans Id., *Études*, Paris, Vrin, 1970, p. 77-86.

¹¹¹ H.-G. Gadamer, *Wahrheit und Methode*, dans Id., *Gesammelte Werke*, Tübingen, Mohr, 1990, Bd. I, p. 221 (tr. fr. *Vérité et méthode*, Paris, Éditions du Seuil, 1976).

¹¹² J.G. Droysen, *Briefwechsel*, hrsg. von R. Hübner, Berlin-Leipzig, 1929, Bd. I, Lett. 4, 19/11/29 à Heydemann.

¹¹³ *Istorica* 57, p. 144-145.

¹¹⁴ J.G. Droysen, *Historik. Vorlesungen über Enzyklopädie und Methodologie der Geschichte*, hrsg. von R. Hübner, München, 1937 (dorénavant *Historik* 82), p. 12. Voir S. Caianiello, *Les formes et l'histoire: influences aristotéliennes chez Droysen*, dans D. Thouard (dir.), *Aristote au XIX^e siècle*, Lille, Presses Universitaires du Septentrion, 2004, p. 105-124.

¹¹⁵ *Istorica* 57, p. 209.

pablement le sens qui lui avait donné Goethe, de théorie de la transformation des formes (*Verwandlungslehre*). C'est l'historicité, l'histoire des transformations qui se cumule en lui, qui caractérise l'objet de l'histoire vis-à-vis de celui de sciences de la nature.

Le même objet, une fois réapproprié par celui qui l'hérite, s'accroît en fait de la couche du présent, qui y ajoute – dans la mouvance même de la réappropriation – son nouveau sens contextuel. Ce seulement par ce procès que les affaires, le *Geschäfte*, liés à leur temps et lieu, devient pour Droysen *Geschichte*, histoire, un patrimoine partagé. L'histoire est «un devenir qui avance infiniment [...] chacune des configurations vécues y apparaît en tant que moment du devenir de la somme»¹¹⁶. Le procès devient le cadre de référence pour la compréhension historique. Hannah Arendt, la philosophe allemande qui estimait Droysen «l'historien peut-être le plus profonde du XIX^e siècle», considère l'affirmation de la catégorie de procès comme un tournant fondamental de la modernité. De Hegel en avant, selon la Arendt, le cadre de référence pour repérer le sens dans l'histoire ne sera plus retrouvé que dans sa «fonction par rapport à un procès global [...] le procès, qui seul rende signifiant tout ce qu'il comprend, acquiert le monopole de l'universalité et de la signification»¹¹⁷.

Il n'est donc pas surprenant que Droysen adopte une notion d'époque tout-à-fait nominaliste, qui dénonce l'ontologie des époques propre à la tradition de Herder à Ranke:

Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de souligner le fait qu'il n'y a pas dans l'histoire des époques plus qu'il n'y a sur la surface de la terre des méridiens et des parallèles; il s'agit de formes de la considération (*Betrachtungsweisen*), que l'esprit qui pense impose sur la donnée empirique pour la définir avec plus de précision¹¹⁸.

Même la métaphore des âges de l'homme, en tant que forme de la considération, s'avère non plus compatible avec le nouvel sens de l'histoire comme un procès de génération continue du nouveau à partir de l'héritage du passé. Droysen est le premier à déclarer la mort de cette métaphore:

Les époques de l'histoire ne constituent pas les différents âges du moi de l'humanité (empiriquement nous ne savons pas si ce moi vieillit ou s'il rajeunit, nous savons seulement *qu'il ne demeure pas tel qu'il a été par le passé ou qu'il est aujourd'hui*), elles constituent bien plutôt les différents stades de sa connaissance de soi, de sa connaissance du monde, de sa connaissance de Dieu¹¹⁹.

Les époques ne se déterminent donc ni se déploient à partir d'une connexion dynamique interne, mais elles sont les produits posthumes du travail de

¹¹⁶ *Historik* 82, p. 12.

¹¹⁷ Arendt, *The concept of history*, dans Id., *Between past and future*, cit., p. 63-68.

¹¹⁸ *Istorica* 57, p. 508, voir aussi p. 412-413.

¹¹⁹ Droysen, *Précis*, ed. par A. Escudier, cit., § 83 (c'est moi qui souligne); voir aussi A. Demandt, *Metaphern für Geschichte. Sprachbilder und Gleichnisse im historisch-politischen Denken*, München, 1978, p. 75 ss.

l'historien – elles deviennent des objets épistémiques¹²⁰; aucunement figée et immuable, la périodisation changera au fur et à mesure que changent les «formes de la considération» de la science de l'histoire.

Le procès historique n'a pas de fins au dehors de soi-même, le trait que Nietzsche a bien saisi lorsqu'il commentait que le développement veut seulement soi-même, et non la félicité¹²¹. La cumulation qui caractérise le temps historique s'avère ainsi non plus qualitative, mais quasiment quantitative: le procès par lequel l'histoire ne peut qu'engendrer plus d'histoire. Droysen parle d'une couche organique que continue à s'accroître au-dessus de la nature première, engendrant ce qu'il appelle une couche éthique¹²². En fait, éthique pour Droysen est le résultat de l'action transformative sur ce que l'homme a hérité, le monde qu'il reçoit à sa naissance – la destination éthique de l'homme n'étant que d'exercer cette puissance morphologique, ajouter sa propre «mise en forme», de donner sa propre contribution à la continuité de l'histoire. Dans une circularité significative, la connaissance historique – que, on le voit désormais bien, est elle-même une connaissance transformative, une *Bildung*, et pas seulement un acquis rationnel – est la voie pour atteindre enfin l'esprit du propre temps. On peut reconnaître un fil subtil qui relie la pensée de la récapitulation dans l'histoire et dans la biologie, où il revête une importance extraordinaire à la fin du XIX^e siècle, comme le principe capable de relier ontogenèse et phylogenèse¹²³.

2.2. *Le temps historique et la méthode chez Droysen*

Quelles sont les conséquences de cette théorie du temps historique de Droysen, qui se relie de façon constitutive à une anthropologie philosophique profondément inspiré à Wilhelm von Humboldt, sur la physionomie de la science de l'histoire¹²⁴?

Je chercherais à le montrer en suivant l'organisation de la *Historik*, les leçons de Droysen sur la théorie de l'histoire qui ont eu deux éditions posthumes. Ces éditions se réfèrent à deux couches temporels différents de la stratigraphie des leçons, et plus précisément la première couche de la fin des années 1850 et le dernier autour des années 1880, peu avant sa mort¹²⁵. Je ferais ici l'économie de

¹²⁰ H.-J. Rheinberger, *On historicizing epistemology. An essay*, Stanford, Stanford University Press, 2010, p. 3-4.

¹²¹ F. Nietzsche, *Morgenröte* (1866), dans Id., *Sämtliche Werke*, Kritische Studienausgabe, hrsg. von G. Colli und M. Montinari, München, DTV, 1988, Bd. 3, p. 96, n. 108: «Entwicklung will nicht Glück, sondern Entwicklung und weiter nichts».

¹²² Cfr. *Istorica* 57, p. 444.

¹²³ S. Caianiello, *Droysen e l'idea storicista del tempo cumulativo*, dans «Archivio di storia della cultura», 2000, p. 75-92.

¹²⁴ Caianiello, *Droysen interprete di Humboldt*, cit.

¹²⁵ L'édition déjà mentionnée (Droysen, *Historik*, cit.) est en fait la deuxième, la première édition, elle aussi posthume, étant *Historik* 82. Editée par le neveu de Droysen, cette édition privilège la couche de la version finale (1882) des leçons de théorie de l'histoire que Droysen tenait à l'université de Berlin pendant vingt ans.

ces différences, en cherchant d'illustrer le noyau plus stable de sa pensée sur la méthode.

Les moments de la méthode sont pour Droysen 4: heuristique, critique, interprétation, et apodeixis, c'est-à-dire présentation, ou bien les formes de l'exposition historique.

L'heuristique chez Droysen est moins la recherche des matériaux et des sources qu'une théorie de la question historique. On a dit que l'historien chez Droysen ne peut être que situé. Le début de la recherche, la condition même pour emprunter le chemin de la science, est d'avoir une question à poser à l'histoire. On peut bien évoquer ici la notion des Annales, que l'histoire ne peut être qu'histoire-problème¹²⁶. Avec sa question, l'interprète se situe dans son présent. Mais, comme déjà mentionné, il y a ici une circularité significative, et quelque peu hégélienne: en se soumettant aux étapes de la méthode, la question ira se modifier, et même se corriger. En fait, ce parcours révélera à l'interprète l'historicité de son questionnement, son même être situé, et donc réflexivement la forme de son propre temps. On rencontre ici à nouveau cette idée de la récapitulation nécessaire pour atteindre l'esprit de son propre âge. Mais même en faisant abstraction de cette arrière-gout idéaliste, il s'agit de l'aperçue de la connexion profonde et incontournable entre intérêt et connaissance, pour le dire avec le mot de Habermas¹²⁷. Se placer dans son propre temps donne d'une certaine façon le droit à la question historique – ce droit de l'histoire, l'énergie profonde du présent, que Droysen oppose à le «droit historique» revendiqué par la Restauration¹²⁸, presque dans les mêmes termes que Herder oppose la force génératrice à la force de la tradition.

La critique est chez Droysen aussi un moment capital de la prétention à la science. C'est en fait par la critique que l'histoire peut revendiquer d'être science d'expérience, et même science *inductive*, au même droit que les sciences de la nature¹²⁹.

Le domaine de son expérience sont les matériaux historiques, qui ont toute l'extension que Göttingen avait atteint, et donc non pas seulement les textes historiographiques sur lesquels était focalisé l'attention de Ranke. Sources pour l'histoire sont toutes les restes qui portent la trace de l'homme, de sa «mise en forme». Il n'y a plus, dans les sciences historiques restaurées dans leur forme plurielle, une hiérarchie entre sources primaires et auxiliaires; les sources ne sont jamais auxiliaires «en soi mais seulement par rapport aux buts» pour lesquelles on les utilise¹³⁰. Mais les matériaux ne sont pas le passé, ils sont le présent. La limite critique de la méthode est la présence des matériaux¹³¹. Seulement du passé qui a laissé des traces dans le présent il y a histoire possible. L'histoire en tant que science «peut et veut établir et assurer seulement ce qui

¹²⁶ Voir la III partie.

¹²⁷ J. Habermas, *Erkenntnis und Interesse*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1968.

¹²⁸ *Istorica* 57, p. 308.

¹²⁹ Droysen, *Texte im Umkreis der Historik*, cit., p. 360.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 513.

¹³¹ *Istorica* 57, p. 88.

est contenu dans ses matériaux historiques». Cette limite la sépare irréversiblement de l'art: «intégrer avec la fantaisie les connections insuffisantes, ça le peut la poésie et le roman, non pas la recherche scientifique»¹³² – Droysen rejette nettement l'esthétisation de l'histoire de Ranke.

Ce que Droysen appelle «le premier axiome de la science historique»¹³³ est donc que l'objet de l'histoire n'est pas le passé – cet axiome annule toute prétention de ce qu'il appelle «l'école critique», en entendant surtout Niebuhr et Ranke, qui a compris «la notion de sources de la connaissance de façon tout-à-fait bornée». Une conception de la critique des sources que, pour Droysen, se vouait uniquement à «la vérification des quels renseignements chez un auteur étaient dérivé d'un autre, et quelles au contraire se fondaient dans une autopsie originelle – et elle croyait de cette façon de pouvoir parvenir jusqu'aux faits purs [...] et de pouvoir ainsi attraper l'histoire en chair et os». Elle était également victime de l'illusion que «l'entière vérité de l'histoire» puisse être tiré des sources si seulement «celui qui enquête e recompose les morceaux le fait *sine ira et studio*»¹³⁴. Il faut distinguer, au contraire, le moment de la critique de celui de l'interprétation.

Mais la critique reste le moment préliminaire incontournable en tant que le solvant qui consent de décomposer les couches de l'objet historique, en assignant à chacun sa valeur propre de témoignage. La critique est donc, comme chez Wolf, une technique stratigraphique que consente de saisir l'historicité de l'objet. Les perspectives multiples sur l'objet ne sont pas des distorsions de sa vérité originelle, mais plutôt son mode d'être dans le temps. «Chaque vision partisane ne dénature pas l'objet selon sa propre perspective, plutôt elle le comprend et l'interprète»¹³⁵. Le travail de la critique est donc de reconnaître les couches de l'interprétation – qui ajoutent à l'historicité de l'objet – chacun dans son droit, en tant que moment de son devenir. Chaque couche doit être placé dans «l'horizon de la pensée» à lui propre. La taxonomie des sources nous conduit non plus à une différence de nature entre source originelle et sources dérivées, mais seulement à la distinction rigoureuse entre sources qui relevaient encore du même horizon de la pensée du temps sur lesquels elles nous renseignent et celle qu'appartient à des horizons successifs de la pensée. Les différents types des sources sont encore classifié selon le degré d'intentionnalité qu'ils contiennent, où les monuments et les sources non écrites diffèrent des sources historiographiques, et ces-ci diffèrent selon la position de l'observateur par rapport aux événements racontés.

Cette phénoménologie, ou bien anatomie de l'objet historique amène la critique «à rendre en quelque sorte à nouveau authentique ce qu'on a reconnu non authentique, en lui donnant sa place», en reconstituant le contexte dans lequel «il retient sa propre signification authentique». Par exemple, dit Droysen, si on considère la littérature à l'aube de l'Église chrétienne, fourmillant d'écrits

¹³² *Istorica* 57, p. 88, 218; Droysen, *Texte im Umkreis der Historik*, cit., p. 529.

¹³³ *Historik* 82, p. 20.

¹³⁴ Droysen, *Istorica* 57, p. 90.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 216.

apocryphes, on découvre que, en établissant pour chacun d'eux son placement correct, ils deviennent autant plus informatifs: «de pseudo-Clementines, dont l'auteur était probablement l'évêque romain Clément à la fin du I^{er} siècle» ne sont pas une distorsion du christianisme des origines, plutôt ils «nous présentent la version très remarquable de judéo-christianisme que s'était développé 70 ans après»¹³⁶.

Non seulement on ne peut pas revenir à l'autopsie, mais la prétendue autopsie ne serait en aucune façon un point de vue privilégié sur les événements du passé. L'angle de vue des contemporaines est même plus limité et borné par leur point de vue, leur accès aux faits plus incomplet, que celle de la postérité. «La science successive est au même d'exposer les choses de façon plus complète et plus profonde que le pouvaient ces qui appartenaient au présente historique». La cumulation de la connaissance, l'aperçu des perspectives nouvelles, consentent à l'interprète du présent de comprendre mieux: on retrouve ici la cadence du «*besser verstehen*» théorisé par l'herméneutique de Schleiermacher. Seulement la troisième étape de la méthode, *l'interprétation*, est donc à même de reconstruire et recomposer l'objet historique. Seulement l'interprétation peut en fait exploiter la décomposition de la critique pour rendre à chaque couche sa propre vérité, qui est quelque chose de tout-à-fait différent de la mère exactitude (*Richtigkeit*) que la critique peut nous donner¹³⁷.

Lorsque Niebuhr analysait l'histoire légendaire de Rome de compte-rendu de Livie ou de Denis, dit Droysen, «il était confiant que les traditions anciennes, ce que les anciens peuples mêmes croyaient à propos de leur préhistoire, devait contenir quelque chose d'historiquement *exact*. Il ne s'aperçut pas que ces traditions pouvaient être *vrai* sans être *exactes*; qu'elles pouvaient exprimer de façon précise et efficace des événements intérieurs de l'histoire spirituelles sans qu'il y fut en elles l'extérieure et l'effectuel»¹³⁸. Seul l'interprétation peut en fait reconstruire adéquatement les «horizons de la pensée» pour contextualiser l'objet historique. En partant de «singularités périphériques» qui sont le produit de la critique, elle consent d'achever «le centre déterminant de la totalité. En tant que singularités, nous pouvons les saisir seulement dans leur exactitude; en avançant vers la totalité, nous trouvons leur vérité»¹³⁹.

Le mouvement épistémique du comprendre est au rebours. «Du matériel qui se donne dans le présent, la recherche bouge au rebours, et ébauche par l'analyse critique et l'interprétation l'image mentale du passé»¹⁴⁰. L'interprétation nous emmène donc bien au-delà de la matérialité des sources, à l'acte synthétique de la compréhension.

La théorie du comprendre de Droysen est décidément complexe et très riche, elle propose une analytique des types de certitude différentielle qu'on peut atteindre selon la morphologie de l'objet, les connaissances auxiliaires

¹³⁶ *Ibid.*, p. 233-234.

¹³⁷ Droysen, *Briefwechsel*, cit., vol. I, Lett. 60, 8/2/1837 à Perthes.

¹³⁸ *Istorica* 57, p. 240.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 109.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 88.

qu'on peut rassembler autour de lui, et la consistance des analogies qu'on peut mobiliser comme guide envers l'objet.

Mais pour saisir en bref ses implications épistémologiques, il peut être utile d'illustrer brièvement non seulement ce que Droysen propose positivement comme démarche méthodique, mais aussi à quoi il s'oppose

On a vu que le comprendre s'oppose en premier lieu à la *Richtigkeit*, à l'ethos de la philologie qui déplace l'enjeu de la science entièrement vers la critique.

Mais évidemment il est à l'opposition entre *erklären* et *verstehen*, expliquer et comprendre, qu'il faut revenir, ce qu'on considère maintenant l'achèvement principal de la réflexion de Droysen, en tant que revendication de l'irréductibilité des sciences humaines aux sciences de la nature.

On a déjà vu que pour Droysen il y a deux aspects principaux dans la séparation de principe entre *Naturwissenschaften* et *Geisteswissenschaften* – l'appellation qu'il est entre les premiers à employer, et sûrement le premier à identifier les sciences humaines en tant qu'historiques¹⁴¹.

Le premier aspect est en fait matériel, ontologique: l'objet de l'histoire est différent de ce des sciences de la nature, dès qu'il est, on l'a vue, un objet historique, stratifié. Le second aspect est plutôt épistémique. Tandis que les sciences de la nature recherchent l'invariant dans le changement, le regard des sciences humaines est individualisant, il recherche le changeant dans l'égal, l'anomalie – comme dans la distinction de Windelband entre science nomothétique et science idiographique¹⁴². On voit bien combien cette conceptualisation relève de la conception du temps historique de Droysen, comme création continue du nouveau – le nouveau étant toujours une anomalie par rapport à l'état des choses qu'il dérange.

Je veux encore introduire un troisième aspect, moins connu, mais dont la prégnance épistémologique mais semble tout-à-fait actuelle. L'explication des sciences de la nature se fonde sur des régularités observées, les généralise en des lois, et se sert de ces lois pour prévoir l'avenir. Ce procédé, qui relie strictement la nécessité de la loi et la prévision, selon la bien connue équivalence expliquer-prévoir, implique une notion de cause qui est au même temps a) *linéaire* – c'est-à-dire, un effet s'ensuit d'une cause, et les mêmes causes produi-

¹⁴¹ L'usage du terme *Geisteswissenschaften* par opposition aux sciences naturelles et à la prétention scientifique d'imposer leur méthode à tous les domaines du savoir autour de l'homme émerge dans le débat académique dans les années '40 du XIX^e siècle en Allemagne. Voir D. Phillips, *Epistemological distinctions and cultural politics: Educational reform and the Naturwissenschaft/Geisteswissenschaft distinction in nineteenth-century Germany*, in U. Feest (ed. by), *Historical perspectives on Erklären and Verstehen*, Dordrecht, Springer Science+Business Media, 2010, p. 15-35; Droysen est toutefois le premier à caractériser le propre de *Geisteswissenschaft* dans *l'histoire* (J.G. Droysen, *Privatvorrede*, dans Id., *Geschichte des Hellenismus, II Teil: Geschichte der Bildung des hellenischen Staatensystemes*, Hamburg, Perthes, 1843). Voir aussi N. Wise, *On the relation of physical science to history in late nineteenth-century Germany*, dans L. Graham, W. Lepenies et P. Weingart (ed. by), *Functions and uses of disciplinary histories*, Dordrecht, Springer, 1983, p. 3-34; O. Marquard, *Über die Unvermeidlichkeit der Geisteswissenschaften*, dans Id., *Apologie des Zufälligen*, Stuttgart, Reclam, 1986, p. 98-116.

¹⁴² W. Windelband, *Geschichte und Naturwissenschaft*, Strassburg, Druck von Heitz, 1894.

sent toujours les mêmes effets, comme la gravité explique la chute de corps; et b) *atomisé* et *singulière*: on attribue à une force ou à un facteur singulier le pouvoir de causer un effet donné.

A cette vision linéaire de la causalité, Droysen oppose la complexité du monde historique. Cette complexité ne dépend seulement du fait que dans le devenir de l'histoire plusieurs causes sont opérantes au même temps, mais aussi de la difficulté de discerner ce qui est auparavant et ce qui est après, causes et effets. On retrouve, dit-il, dans l'histoire, «une alternance entre causes qui deviennent effets et effets qui deviennent cause. [...] ce qui est auparavant est ce qui est après se retrouvent unis et mêlés organiquement». Organique reflète ici donc littéralement la définition que Kant avait donné du vivant en tant que cause et effet de soi-même¹⁴³.

Il est justement pour cette raison que Droysen juge inadéquat pour la compréhension historique le paradigme de l'explication – celui du modèle positiviste de la méthode expérimentale, mais aussi celui de l'histoire «pragmatique» des Lumières de Göttingen, dont l'image de la diachronie conférait une signification causale à la série des effets et des causes, en posant l'antérieur comme cause du postérieur¹⁴⁴.

De ce fait, il faut se méfier des interprétations qui identifient une seule série causale; – et en effet Droysen nous offre au moins 4 catégories de l'interprétation: celle pragmatique, celle liée au contexte (interprétation des conditions), la psychologique, et celles des idées.

L'idée de causalité linéaire est, aujourd'hui, très controversée même dans l'épistémologie des sciences de la nature. Comme le sait bien la science des systèmes dynamiques et complexes, les choses ne se présentent jamais si simples lorsque plusieurs facteurs interagissent dans un espace et un temps donné. Lorsqu'on a à faire avec ces ensembles, prévoir est une tâche tout-à-fait différente, qui relève plutôt des pratiques de modélisation du comportement probable des facteurs et/ou agents engagés dans le procès que des lois nécessaires. On retrouve dans la conscience de Droysen de la multiplicité simultanée des séries causales ce qu'on pourrait appeler, aujourd'hui, une épistémologie pluraliste, qui vise surtout, – comme l'école des Annales à son début – la prédominance du niveau politique événementiel de l'histoire qui était à la base du *grand récit* de Ranke.

2.3. Encore sur la modernité de Droysen

Je voudrais encore plaider pour la modernité de Droysen avec trois derniers arguments.

Le premier est que le comprendre de Droysen n'a rien de l'immédiateté empathique, de l'intuition soudaine de l'altérité. L'emphase de Droysen est plutôt sur la recherche: il s'agit toujours d'un *forschend Verstehen*, un *comprendre en cher-*

¹⁴³ E. Kant, *Critique du jugement*, tr. fr. par J. Gibelin, Paris, Vrin, 1928.

¹⁴⁴ Caianiello, *Scienza e tempo*, cit., chap. 4, §10.

*chant*¹⁴⁵. Bien que le comprendre soit un moment synthétique, dans lequel l'interprète renoue les fils de la multiplicité des séries causales qui s'entrecroisent dans le phénomène étudié, il n'est jamais un moment séparé du travail de la critique. Sa mouvance est tortueuse et circulaire, ne cessant jamais de revenir aux sources, dont la résistance et la matérialité incontournable est la souche de l'infinité du travail herméneutique, jamais conclu.

Le second argument est voué à renforcer ma thèse, que le dialogue entre Droysen et les sciences de la nature reste ouverte jusqu'à la fin. Dans ces derniers écrits, Droysen regard en fait avec sympathie les développements de la psychologie scientifique de Helmholtz et de Wundt, reconnaissant dans leur théorie des signes que nous relevons du monde sensible la corroboration de sa pensée sur la constitution de l'objet historique. Si ce que nous croyons percevoir n'est pas la réalité, mais la combinaison des signes «dont la spécificité dépend entièrement de notre organisation» une nouvelle convergence lui apparaît possible avec les sciences de la nature au-delà du réalisme naïf du positivisme¹⁴⁶.

Mais Droysen relève quelque chose de plus essentiel encore des changements dans la conception de la science de la fin du XIX^e siècle. Dans ses derniers écrits on perçoit un souci croissant pour la légitimation de la scientificité de la connaissance historique, pour l'instance de la méthode en tant que *contrôle* et *vérification* de l'interprétation. Il faut, écrit-il, «trouver des méthodes, des mesures objectives et des contrôles pour les conceptions immédiates et subjectives, ceci doit être le sens de l'objectivité historique. Il faut développer cette méthode, son système, sa théorie et ainsi établir non pas les lois de l'histoire, mais celles de la connaissance et du savoir historiques» – cet outillage du contrôle étant nécessaire pour faire en sorte que l'histoire ne «procède ad libitum avec son propre contenu»¹⁴⁷.

L'insistance sur le contrôle, l'épreuve, la vérification sont le symptôme que Droysen est conscient des progrès des sciences expérimentales. Il s'agit d'une étape ultérieure, d'un autre seuil épistémologique qu'il atteint, ce seuil que Bourdieu a ainsi décrit: «il faut remplacer la question du point de vue privilégié par la question du contrôle scientifique du rapport à l'objet de science, qui est la condition fondamentale dans la construction d'un véritable objet de science»¹⁴⁸.

Le troisième argument concerne la dernière étape de la méthode, l'*apodeixis*, dont la modernité a été démontré surtout par le savant américain Hayden White¹⁴⁹.

Droysen explore dans cette section les structures possibles de l'exposition des résultats de la recherche. Ce qu'il opère en réalité est une déconstruction

¹⁴⁵ Droysen, *Précis*, cit., § 8.

¹⁴⁶ Droysen, *Texte im Umkreis der Historik*, p. 546.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p. 516 ss.

¹⁴⁸ P. Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Les Editions de Minuit, 2000, p. 84.

¹⁴⁹ H. White, *Review of Historik, by Johann Gustav Droysen*, dans «History and Theory», IX, 1980, p. 73-92.

soigneuse des différents styles rhétoriques et de leurs limites. La cible principale est la structure narrative, celle, évidemment, que Ranke avait privilégiée, et que Droysen dénonce clairement en tant qu'artifice visé à manipuler le lecteur¹⁵⁰. Dans la complexité de la causalité historique, la forme de la narration est en fait pour Droysen la plus mystifiante; elle dupe le lecteur avec l'illusion d'un cours nécessaire des choses, d'une causalité linéaire des événements. La plus honnête apparaît par contre l'exposition *discussive*¹⁵¹, qui montre au lecteur le déroulement même de la recherche, ses prémisses et ses inférences, les sources contraires et celles qui supportent certaines conclusions. Il laisse libre le lecteur de se laisser convaincre ou non, il lui demande de *s'engager dans l'atelier de la connaissance historique*.

¹⁵⁰ *Istorica* 57, p. 354.

¹⁵¹ Droysen, *Précis*, ed. par A. Escudier, cit., § 93.

3. La pluralisation du temps historique et l'essor d'une méthode systémique pour l'histoire

Si on cherche à déterminer le trait le plus distinctif de la conscience contemporaine du temps historique, par rapport au cadre de référence historiciste (et allemand en particulier), on retrouve surtout l'éclatement de la représentation unifiée, du "grand récit" de l'Histoire. Il y avait eu, on l'a vue, des essors qui avaient plurifié les "structures du temps" (*Zeitstrukturen*)¹⁵² déjà dans des temps beaucoup plus anciens – la bipartition entre le temps sacré en tant que linéaire vis-à-vis du temps mondaine en tant que cyclique de la chronosophie chrétienne, et plus tard les formes sécularisées de cette distinction, comme la différenciations entre temps linéaire de la connaissance vis-à-vis du temps cyclique de l'art et de la morale dans le débat de la *Querelle des Anciens et des Modernes*¹⁵³ – mais ces qualifications fines des temps datent avant le jaillissement de l'entreprise de l'homogénéisation des temps dans un temps unitaire, que Koselleck a placé à l'origine de l'âge moderne. Ils étaient donc encore en deçà de la nouvelle notion d'histoire qui marque l'"espace d'expérience" de la modernité dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, en tant que cadre de référence unitaire qui assure l'intelligibilité de la multiplicité des temps et de cultures. Dans ce schéma ordinateur, la diversité vient d'être contrainte dans une succession linéaire de perfectionnement de l'humanité, qui assimile le "non contemporaine" des sociétés autres aux formes préalables (notamment enfantines) de l'humanité européenne. Le grand récit d'une histoire ainsi unifiée et progressive se reflète dans le sujet collectivisé des philosophies de l'histoire des Lumières, s'installant dans la perspective newtonienne d'un espace et temps absolu. Cette "structure formelle du temps" moderne peut être généralisée en tant que l'héritage des Lumières partagé, bien que très diversement décliné, soit par les différentes formes de l'historicisme que par le positivisme historique.

La rupture de ce grand récit marque une brèche épistémologique d'une amplitude théorique et d'une profondeur inouïe, qui descendent de l'entrecroisement des plusieurs facteurs socio-politiques et culturelles. Il faudra donc caractériser le seuil épistémologique au-delà duquel seulement l'historien contemporaine devient consciente, quel que soit l'extension chronologique ou spatiale des phénomènes qu'il désire prendre en compte, que «une descente selon la pente du temps n'est pensable que sous la forme d'une multiplicité des descentes, selon les diverses et innombrables rivières du temps»¹⁵⁴.

On peut dater ce tournant à l'essor de l'école des Annales en France après la première guerre mondiale, et son expression programmatique surtout à l'œuvre

¹⁵² Pour la notion de "Zeitstruktur", voir Koselleck. *Vergangene Zukunft*, cit., p. 130-157.

¹⁵³ Voir Caianiello. *Scienza e tempo*, cit., chap. 1; Pomian. *L'ordre du temps*, cit.

¹⁵⁴ F. Braudel, *Histoire et sciences sociales: la longue durée*, dans «Annales ESC», 13, 1958, 4, p. 739.

de Fernand Braudel après la deuxième. Il s'agit donc d'un bouleversement, dont l'ordre historiciste au sens large était une des cibles principales.

Bien que ce sens du mot historicisme soit large (et se fait d'inclure même certaines phases ou interprétations de la pensée évolutionnaire¹⁵⁵), Ranke est sûrement une des cibles envisagées par les critiques des Annales. Cependant, les choses se présentent autrement si on se réfère plutôt à la pensée de Droysen.

Je chercherai d'illustrer les points de convergence entre certains traits de la méthode – ces traits qu'on peut plus aisément généraliser parmi les complexes transformations qui ont connu l'épistémologie des Annales dans le temps¹⁵⁶ – avec l'approche épistémique de Droysen: non pas pour souligner encore la modernité de Droysen, mais au contraire, pour mettre en évidence son limite, et donc le décalage, le seuil épistémologique ultérieur qu'il fallut dépasser pour que l'éclatement du temps unitaire, mentionné auparavant, s'affirme dans la conscience historique contemporaine. Je commence donc en soulignant les affinités, pour en finir avec la description de ce décalage.

3.1 Droysen et les Annales

La table de comparaison que je propose relève forcément plutôt d'une perspective théorique que de précisions philologiques, dans la mesure où on n'a pas pu établir aucune connaissance directe de Droysen chez les historiens des Annales¹⁵⁷ – ce qui n'est pas surprenant en considérant l'appréciation décalée de Droysen en tant que théoricien de l'histoire déjà argumentée. Toutefois, les analogies que je propose sont justifiées du fait que plusieurs aspects qui caractérisent les cibles polémiques des historiens des Annales, représentés souvent sous les formules de histoire historisante¹⁵⁸, histoire-bataille, histoire savante, ressemblent à peu près aux critiques de Droysen à Ranke.

A) *Histoire-récit*: la première convergence est la critique, que chez Braudel vise directement Ranke, de l'histoire-récit, dont la cible plus proche était la rhétorique de la narration développementale de l'intégration nationale française.

¹⁵⁵ Comme dans l'acception du terme chez Popper, *The poverty of historicism*, cit. Voir aussi S. Müller-Wille, *Claude Lévi-Strauss on race, history and genetics*, dans «BioSocieties», 5, 2010, 3, p. 330-347.

¹⁵⁶ A. Burguière, *L'école des Annales. Une histoire intellectuelle*, Paris, Odile Jacob, 2006.

¹⁵⁷ Sur la rencontre manquée entre Droysen et les Annales voir B. Müller, *Droysen et les Annales. Réflexions méthodologiques et interprétation d'une non réception*, dans J.-C. Gens, (dir.), *Johannes Gustav Droysen. L'avènement du paradigme herméneutique dans les sciences humaines*, Argenteuil, Le Cercle herméneutique, 2009, p. 243-257. D'ailleurs Ranke était bien connu en France pour ses études sur l'histoire de France: L. von Ranke, *Französische Geschichte, vornehmlich im sechzehnten und siebzehnten Jahrhundert (1852-1861)*, traduit en français déjà à partir du 1854, (Paris, Friedrich Klincksieck) par J.J. Porchat et après continuée par C. Miot. Il y avait toutefois une traduction française contemporaine du *Grundriss der Historik* de Droysen: voir J.C. Droysen, *Précis de la science de l'histoire*, tr. fr. par P.A. Dormoy, Paris, E. Leroux, 1887; mais, on l'a vue, même en Allemagne, la publication des différentes éditions du *Grundriss* n'avait pas été suffisant pour la diffusion de sa pensée théorique.

¹⁵⁸ Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 82 ss; voir L. Febvre, *Sur une forme d'histoire qui n'est pas la nôtre. L'histoire historisante* (1947), dans Id., *Combats pour l'histoire*, Paris, A. Colin, 1992, p. 114-117.

Lorsque Braudel reproche à Ranke que le récit de l'histoire récit, loin de dire «les choses comme elles se sont réellement passées», n'est qu'une philosophie de l'histoire masquée¹⁵⁹, son attitude de déconstruction est très proche de celle de Droysen. Droysen, on l'a vu, dénonçait déjà, dans sa tractation des formes de l'exposition historique, les dangers aussi bien que les implications épistémiques inavouées de l'exposition narrative, qui relèvent d'une véritable «philosophie de l'histoire»¹⁶⁰.

B) *Histoire-problème*. J'ai déjà mentionné, à propos de l'heuristique de Droysen, de sa tractation de la question historique, les affinités avec l'*histoire-problème*, la devise lancée par Lucien Febvre, qui s'oppose justement à la dissimulation de l'apport du sujet de l'interrogation historique perpétrée par l'histoire-récit. La réponse à la prétention d'objectivité revendiquée par le positivisme historique est de reconnaître le «problème» situé dans le présent de l'historien comme le *principe organisateur* du travail historique. Febvre le dit clairement:

[...] sans théorie préalable, sans théorie préconçue, pas de travail scientifique possible [...] un historien qui professe la soumission pure et simple à ces faits, comme si les faits n'étaient point de sa fabrication, comme s'ils n'avaient point été choisis par lui, au préalable, dans tous les sens du mot choisi (et ils ne peuvent pas n'être choisis par lui) c'est un aide technique. Qui peut être excellent. Ce n'est pas un historien¹⁶¹.

La méthode doit donc être plutôt régressive, *archéologique*¹⁶², comme l'était pour Droysen le comprendre en tant que «construction en arrière».

C) *Critique au positivisme du fait historique*. Dans les deux cas, chez Droysen et chez les historiens des Annales, ce qui s'affirme est la conscience épistémique que dans l'histoire on a à faire avec une construction de l'objet, et non avec un donné à atteindre dans son immédiateté. Comme le dit Febvre:

Les fait, pensez Vous qu'ils sont donnés à l'histoire comme des réalités substantielles [...] que s'agit simplement de déterrer, de nettoyer, de présenter en belle lumière à vos contemporaines? Ou bien reprenez-vous en compte le mot de Berthelot, [...] sa chimie, la seule science entre toutes, disait-il orgueilleusement, qui fabrique son objet. En quoi Berthelot se trompait. Car toutes les sciences fabriquent leurs objets¹⁶³.

¹⁵⁹ F. Braudel, *Préface de la Méditerranée* (1949), dans Id., *Les écrits*, Paris, Edition de Fallois, 1997, vol. 2, p. 275: «[...] l'histoire-récit n'est pas une méthode ou la méthode objective par excellence, mais bien une philosophie de l'histoire elle aussi». Sur l'interprétation braudelienne de Ranke voir aussi F. Braudel, *Les responsabilités de l'histoire*, dans Id., *Les écrits*, cit., vol. 2, p. 100-105.

¹⁶⁰ *Istorica* 57, p. 354: Ranke aurait mêlé exposition narrative et spéculation. Droysen, *Précis*, ed. par A. Escudier, cit., § 91.

¹⁶¹ Febvre, *Sur une forme d'histoire qui n'est pas la nôtre*, cit., p. 117.

¹⁶² M. Foucault, *Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, 1969; voir Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 190 ss.

¹⁶³ Febvre, *Sur une forme d'histoire qui n'est pas la nôtre*, cit., p. 115.

Il s'agit alors de rétablir l'écart entre passé et présent, reconstituer la distance historique. «En un mot, par contraste avec la connaissance du présent, celle du passé serait nécessairement "indirecte"»¹⁶⁴. La critique à la prétention d'objectivité immédiate des sources prend chez Bloch aussi la forme d'une insistance sur le point de départ subjectif comme nécessaire à leur signification, dans des termes qui sont presque les mêmes que Droysen: «Car les textes, ou les documents archéologiques, fût-ce les plus clairs en apparence et les plus complaisants, ne parlent que lorsqu'on sait les interroger»¹⁶⁵. La cible est ici l'histoire *savante*, «fondée sur la collecte et la critique des sources»¹⁶⁶, qui s'appuie sur la critique des sources comme fondation de la rigueur de l'historien.

Il est toutefois plutôt en syntonie avec Ranke qu'avec Droysen, que l'indépendance de l'histoire vient d'être réaffirmé. L'histoire ne doit et ne peut pas être utile: «L'histoire qui sert, c'est une histoire servie»¹⁶⁷.

D) *Extension des sources*. La conscience de l'écart entre passé et présent, dans la mesure où elle met à jour l'aspect constructif de l'objet historique, a un impact direct aussi sur le statut que sur l'extension des matériels historiques qu'il faut considérer informatifs. Si les sources sont l'objet d'un choix toujours subjectif et situé de la part de l'historien, il est toutefois important de faire des différences quant à la valeur de leur témoignage. Ce qui en dérive est l'extension de la notion de source historique, contre la prédominance des sources textuelles, surtout politiques et historiographiques, c'est-à-dire les sources intentionnelles par antonomase. Où Droysen étendait le statut de matériel historique à tout ce qui port «l'empreinte de la main et de l'esprit de l'homme»¹⁶⁸, de sa mise en forme, Bloch emploie une métaphore plus crue: «Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier»¹⁶⁹. En principe, l'extension envisagée par Droysen n'est pas moins multidimensionnelle de celle des historiens des Annales, mais Droysen maintient vis-à-vis des sources quantitatives et de la modélisations statistiques des données, auxquelles les Annales conféreront une importance inédite, une certaine cautèle, relevant du souci de son usage «positiviste»; souci d'ailleurs partagé aussi par Bloch¹⁷⁰.

¹⁶⁴ Bloch, *Apologie*, cit., p. 99.

¹⁶⁵ *Istorica* 57, p. 269: «des matériels historiques ne parlent que si on sait les interroger». Pour Droysen les sources non monumentales sont toujours des «conceptions», et la différence entre source primaire et source dérivée consiste seulement dans le degré de réflexion, les dernières étant «conceptions des conceptions» (*ibid.*, p. 60; traduit par Escudier comme «perceptions et opinions forgées à partir de perceptions et d'opinions antérieures», Droysen, *Précis*, ed. par A. Escudier, cit.).

¹⁶⁶ Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 11.

¹⁶⁷ L. Febvre, *L'histoire dans le monde en ruine*, dans «Revue de synthèse historique», 30 1920; voir supra, la polémique de Ranke avec l'*historia magistra vitae*.

¹⁶⁸ *Istorica* 57, p. 302.

¹⁶⁹ Bloch, *Apologie*, cit., p. 18

¹⁷⁰ Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 122.

E) *Critique du modèle embryogénique*. Un point de convergence également remarquable est la critique de ce que Bloch a appelé «l'obsession embryogénique» de la pensée historique, pour laquelle «les origines sont un commencement qui explique»¹⁷¹. On a montré déjà que cette obsession s'accompagne souvent à un modèle normatif du développement, selon lequel le principe contenu dans l'origine contraint la démarche historique successive.

Ce point n'est pas secondaire: la stratégie de contrôle de l'altérité à travers le modèle normatif du développement propre au grand récit de l'historicisme philosophique – pour lequel les différentes cultures et époques viennent d'être ordonné selon un schéma idéal de succession nécessaire – n'a pas déposé les armes au XX^e siècle. On le voit dans la théorie de la modernisation, formalisé autour de 1950 par l'économiste américain Walt Rostow¹⁷². De la réflexion sur les conditions de possibilité de la modernité s'ensuit une approche prescriptive, qui indiquait à toutes les sociétés autres, et en particulier aux nations décolonisées, les étapes nécessaires pour atteindre la véritable modernité, comme industrialisation, sécularisation, bureaucratisation. Une stratégie de contrôle qui a eu un succès remarquable dans la politique néocolonialiste, et que représente une de cibles principales de la théorie des systèmes-mondes de Wallerstein, qui ne se place pas par hasard sous le sillage de Braudel¹⁷³.

Bref, il y a sans doute des affinités palpables entre la *Historik* droysenienne et les Annales. Droysen fait, on l'a vu, de la complexité de la causalité historique la raison profonde pour rejeter l'explication comme méthode de l'histoire. Il est remarquable que la conscience de cette complexité amène Droysen jusqu'au seuil de thématiser non seulement la multiplicité des séries causales qui s'entrecroisent dans les événements, mais aussi les différents rythmes temporels de ces séries. On retrouve en fait, dans son *Historik*, un regard perçant sur la multiplicité des temps historiques:

La décadence des institutions politiques n'est pas toujours contemporaine à celle de la vie religieuse et de l'évolution sociale; encore moins l'éclaire des industries, du commerce, des arts implique nécessairement celle du progrès moral et de la force de la nation. On ne peut pas simplifier de façon si abstraite les relations très serrées qui constituent, avec leur tissu complexe, la vie de l'histoire¹⁷⁴.

Cet aperçue remarquable des rythmes différentiels, des couches asynchroniques du temps historique – cette *Gleichzeitigkeit der Ungleichzeitigen*, selon la dé-

¹⁷¹ Bloch, *Apologie*, cit., p. 20.

¹⁷² Voir W.W. Rostow, *The Stages of economic growth: A non-communist manifesto*, Cambridge, Cambridge University Press, 1960; sur Rostow et les Annales, voir Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 142 ss.

¹⁷³ Voir S. Caianiello, *L'histoire de la notion d'époque comme figure qualitative du temps*, in A. Escudier et L. Martin (dir.), *Histoires universelles et philosophies de l'histoire. De l'origine du monde à la fin des temps*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2015, p. 137-153.

¹⁷⁴ Droysen, *Privatvorrede*, cit.

finition de Koselleck¹⁷⁵ – reste cependant sans conséquences pour Droysen. Il n'ébranle pas en fait la fondation anthropologique de la subjectivité historique, qui persiste solidement perchée à la hauteur de l'horizon de son présent:

Au fur et à mesure que nous-mêmes – j'entends par là l'humanité – nous nous élevons, l'horizon que nous embrassons du regard s'élargit, et l'individu dans cet horizon apparaît, à chaque transformation du point de vue, sous de nouvelles perspectives, sous de nouveaux et plus vastes rapports; l'ampleur de notre horizon est la mesure très exacte de la hauteur à laquelle nous sommes parvenus¹⁷⁶.

La continuité du temps historique chez Droysen reste encore encadrée dans un espace et un temps absolus, où la seule certitude est le *Fortschreiten*, le dépassement continu du précédent par ce qui suit. La conscience de la pluralité des temps n'éclate pas la continuité toujours reconstituée de la vie historique. Dans sa perspective lourdement eurocentrique, l'histoire universelle apparaît à Droysen comme le mouvement d'une expansion notamment géographique du champ de la «vie historique», qui, poussée par l'universalisme des religions monothéistes, «s'est répandu sur de plus en plus de pays et parties du monde et en fin su l'entière surface du globe»¹⁷⁷. L'«historicisation» du monde s'est frayé son chemin dans l'espace.

Le brusque réveil de ce rêve, ou cauchemar, de la démarche incessante «en avant» de l'histoire, que Droysen soulignait sans cesse, se retrouve clairement étalé chez Lévi-Strauss, lorsqu'il relativise dans une taxonomie tout-à-fait aseptique ces mêmes caractères moteurs de sociétés occidentales, que Droysen comprenait comme l'insigne de la «vie historique». Le temps cumulatif, la remémoration de l'histoire et la tradition comme fondement structurant la société et l'anthropologie philosophique de l'occident, sont relativisés dans le contexte d'une antinomie entre sociétés chaudes, dont la vie est «historique» dans le sens mentionné, et sociétés froides. Ces dernières, qui ne sont moins partie intégrante de ce qu'il faut appeler le présent¹⁷⁸, se structurent plutôt autour d'un différent système symbolique, tel qui «les incite à résister désespérément à toute modification de leur structure, qui permettrait à l'histoire de faire irruption en leur sein»¹⁷⁹. Ces sociétés ne sont simplement «sans histoire», elles s'acharnent activement pour être ainsi. En fait, elles réagissent aux changements avec des stratégies que visent à les annuler, à reconduire le nouveau sous l'invariant –

¹⁷⁵ Koselleck, *Vergangene Zukunft*, cit., p. 132, 325 et 337.

¹⁷⁶ J.G. Droysen, *Erhebung der Geschichte zum Rang einer Wissenschaft*, dans *Historik* 82, p. 404.

¹⁷⁷ Droysen, *Texte im Umkreis der Historik*, cit., p. 257.

¹⁷⁸ C. Lévi-Strauss, *Race et histoire* (1952), Paris, Denoël, 1987, p. 38: la recherche emmenant souvent à «étaler dans l'espace des formes de civilisation que nous étions portés à imaginer comme échelonnées dans le temps». Voir aussi Bloch. *Apologie pour l'histoire*, cit., p. 106. «Nous parlons encore (quoiqu'avec moins d'assurance, hélas! que nos aînés) de la civilisation en soi qui est un idéal, et de la difficile ascension de l'humanité vers ses nobles douceurs; mais aussi des civilisations, au pluriel, qui sont simplement des réalités. Nous admettons, désormais, qu'il y ait, si j'ose dire, des civilisations de non-civilisés».

¹⁷⁹ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale deux*, Paris, Plon, 1973, p. 40.

l'évènement à la périodicité du rite – pour garder leur équilibre particulier¹⁸⁰. L'action d'exporter, en jugeant de ces sociétés, notre système de référence «chaud», qui nous les fait apparaître comme stationnaires, se révèle désormais dans toute la violence d'une action colonisatrice.

3.2. *Le tournant épistémique*

Il n'est pas possible de résumer tous les facteurs multiples qui ont contribué à la restructuration radicale de l'expérience du temps et de l'espace au XX^e siècle. Beaucoup a été écrit sur l'effet des nouvelles technologies de communication mise en place par la deuxième révolution industrielle, capable de donner à des évènements exceptionnels comme le naufrage du Titanic en 1912 une dimension planétaire, en effaçant la distance dans une expérience qualitativement nouvelle de la simultanéité¹⁸¹. La représentation propre au XIX^e siècle d'un sujet collectif de l'histoire s'ébranlait sous le poids de lacérations multiples: lacération politique entre classes, lacération anthropologique entre individu et collectivité. La psychologie, la littérature et la philosophie à cheval entre le XIX^e et le XX^e siècles ont exploré les méandres de la subjectivité en révélant la multiplicité de ses couches, en marquant la pluralité des modes d'expérience et de constitution temporelle de l'individu et de la société, ainsi que leurs dyscrasies. La multiplicité des niveaux expérientiels opérant en simultané venait d'être souligné par la psychologie sociale, lorsqu'elle dévoilait la puissance primordiale des mécanismes inconscients de l'imaginaire collectif sur les comportements des individus, tandis que la sociologie, de Durkheim en avant, soulignait la constitution sociale des temps et des espaces collectifs, aussi bien que leur pluralisation croissante dans les sociétés complexes.

Un tournant important du point de vue épistémique était aussi le «grande drame de la relativité» dans la physique¹⁸², un bouleversement qui intéressait soit les notions d'espace et de temps que de causalité en général. Espace, temps e mouvement des corps (et ainsi de l'observateur même) n'y étaient plus séparables.

On ne peut pas donner au concept de simultanéité aucune signification *absolue*, mais plutôt deux évènements qui sont simultanés dans un système de référence, ne le sont plus dans un autre système de référence qui soit en mouvement par rapport au pre-

¹⁸⁰ Voir C. Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 310: «Ces enchaînements ne posent pas de problème, parce qu'ils se répètent périodiquement dans la durée sans que leur structure soit nécessairement altérée; le but des sociétés "froides" est de faire en sorte que l'ordre de succession temporelle influe aussi peu que possible sur le contenu de chacune». Voir aussi Id., *Anthropologie structurale deux*, cit., p. 32.

¹⁸¹ S. Kern, *The culture of time and space, 1880-1918*, Cambridge MA, Harvard University Press, 2003; J. May and N. Thrift (eds.), *Timespace. Geographies of temporality*, London-New York, Routledge, 2001.

¹⁸² L. Febvre, *Vivre l'histoire*, dans Id., *Combats pour l'histoire*, cit., p. 27.

mier [...] on ne pourra que définir le temps ainsi, que la vélocité d'une horloge dépend du lieu¹⁸³.

La théorie de la relativité est partie intégrante du climat scientifique sur lequel se forgèrent les fondateurs des Annales¹⁸⁴. Elle apportait une profondeur nouvelle à l'impossibilité de la synchronie, en ajoutant la position de l'observateur comme constitutive de la mesure du temps-espace.

Il n'y a pas, évidemment, de translation directe de la nouvelle physique à l'histoire; plutôt, la dimension de l'espace en tant qu'inséparable du temps relevait pour les historiens des Annales d'un ensemble de traditions autochtones au champ des sciences humaines, de la géographie à la sociologie à l'ethnologie. Au carrefour de ces influences, l'école des Annales visait une méthode pour analyser la constitution spécifique des sociétés humaines dans leur interaction à un espace particulier – non plus donc dans les termes d'une démarche de dénaturalisation de la configuration humaine vis-à-vis d'une nature conçue comme déterminisme biologique (comme dans l'historicisme, soit philosophique que scientifique), mais plutôt comme relation écologique à un environnement particulier donné et ses ressources¹⁸⁵. C'est-à-dire comme coévolution entre société et environnement; un sens compatible, bien que non subalterne, avec la science de l'évolution biologique de leur temps.

Loin de opposer une méthode propre aux sciences humaines qui se détache nettement de celle des sciences de la nature, les historiens des Annales partagent en fait le «nouvel esprit scientifique», comme l'appelait Bachelard: sa démarche du réductionnisme vers la complexité, mais aussi l'«epistemologisation» croissante du rapport aux objets, depuis que ces-ci ne se constituent que dans la médiation des constructions théoriques et des technologies qui les incorporent¹⁸⁶. Cette perspective d'epistemologisation implique la conscience que l'explication scientifique se relie désormais à la construction de modèles de la réalité et de stratégies pour leur validation¹⁸⁷. Dans ce nouveau climat, la ques-

¹⁸³ A. Einstein, *Zur Elektrodynamik bewegter Körper* (1905), dans Id., *Albert Einsteins Relativitätstheorie. Die grundlegenden Arbeiten*, hrsg. von K. von Meyenn, Braunschweig, Vieweg, 1990, p. 130.

¹⁸⁴ Voir aussi H.-J. Rheinberger, *Marc Bloch à la lumière de l'épistémologie historique des sciences de la nature de Gaston Bachelard*, dans P. Schöttler et H.-J. Rheinberger (hrsg. von), *Marc Bloch et les crises du savoir*, Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, PrePrint 418, 2011, p. 201.

¹⁸⁵ L. Febvre, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, dans Id., *Combats pour l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1949; F. Braudel, *Pour une histoire sérielle: Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, dans «Annales ESC», 18, 1963, 3, p. 541-553.

¹⁸⁶ Voir Rheinberger, *On historicizing epistemology*, cit., p. 128.

¹⁸⁷ Voir J. von Neumann, *Method in the Physical Sciences*, dans L. Leary (ed.), *The unity of knowledge*, New York, Doubleday, 1955, p. 628: «the sciences do not try to explain, they hardly even try to interpret, they mainly make models». Voir Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 740-742; C. Lévi-Strauss, *Sense et usage de la notion de modèle*, dans Id., *Anthropologie structurale deux*, cit., p. 89-102; M. Armate, *La notion de modèle dans les sciences sociales*, dans «Mathematics and Social Sciences», 43, 2005, 172/4, p. 91-123, et le dossier *La longue durée en débat*, dans «Annales HSS», 70, 2015, 2, p. 285-287.

tion de la scientificité de l'histoire ne peut plus se résoudre dans un comprendre, au sens de Droysen et des *Geisteswissenschaften* allemandes, opposé à l'explication¹⁸⁸; d'autant plus si ce comprendre, bien que supporté par la rigueur de la méthode critique, se fonde sur la possibilité d'une perspective unique, d'une supposée unité *poïétique* du présent, achevée par l'historien à travers un travail de récapitulation intérieure. En fait, lorsque le présent va se révéler de plus en plus comme configuration complexe, dans laquelle s'entrecroisent des domaines différents – chacun desquelles, comme le dit Lévi Strauss, a «une fréquence propre» – l'histoire se dévoile plutôt comme «un ensemble discontinu», et sa supposée continuité vient d'être relégué plutôt dans le registre du mythe¹⁸⁹.

3.3. *La pluralisation du temps*

Le temps humain, en résumé, demeurera toujours rebelle à l'implacable uniformité comme au sectionnement rigide du temps de l'horloge. Il lui faut des mesures accordées à la variabilité de son rythme¹⁹⁰.

Déjà chez Bloch et Febvre s'annonce la dimension d'un temps profond, dont le rythme ralenti contraste avec celui de l'évènementialité, c'est-à-dire la succession de faits dans le temps court qui domine l'histoire politique. Ils voient surtout l'histoire des mentalités, dont la lenteur affect même les comportements économiques¹⁹¹, et remet ainsi en question l'autosuffisance de leurs supposée rationalité en tant que force motrice de l'histoire, selon l'héritage marxien.

Le défi auquel se confrontera Braudel à la moitié du siècle sera de modeler le changement en tenant compte de la multiplicité des durées aux allures différentielles, de façon à revendiquer à l'histoire, au sein des sciences humaines, le statut particulier de «science d'un changement»¹⁹². En fait, soit la critique de Braudel à la sociologie de Gurvitsch qui fragmentait le temps sociale dans une pluralité éparpillée, soit celle à l'anthropologie structurelle de Lévi-Strauss, sont

¹⁸⁸ L'influence du structuralisme de Lévi Strauss sera évidemment décisive à ce regard, d'autant que la modélisation en terme de structure sera au même de faire ressortir des légalités communes entre les phénomènes sociaux et naturels, ainsi préservant une unité formelle de la multiplicité. Voir N. Rotenstreich, *On Lévi-Strauss' concept of structure*, dans «The Review of Metaphysics», 25, 1975, 3, p. 489-526. Pour une perspective plus récente sur la dichotomie entre comprendre et expliquer, voir U. Fest (hrsg. von), *Historical perspectives on Erklären and Verstehen*, Dordrecht, Springer Science+Business Media, 2010.

¹⁸⁹ Lévi Strauss, *La pensée sauvage*, cit., p. 309-310: «L'histoire est un ensemble discontinu formé de domaines d'histoire, dont chacun est défini par une fréquence propre (...) les dates propres à chaque classe sont irrationnelles par rapport à toutes celles des autres classes».

¹⁹⁰ Bloch. *Apologie pour l'histoire*, cit., p. 107.

¹⁹¹ Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 45, 76-77.

¹⁹² M. Bloch, *L'étrange défaite: témoignage écrit en 1940*, Paris, Gallimard, 1990, p. 151. Voir aussi E. Castelli Gattinara, *Storia, scienza del cambiamento*, dans «Riflessioni Sistemiche», 6, 2012, p. 18-27.

visé à montrer que ces sciences manquent justement l'enjeu fondamental de l'historicisation¹⁹³.

Les trois dimensions du temps que Braudel distingue sont bien connus¹⁹⁴ : le temps court de l'histoire traditionnelle, c'est-à-dire l'histoire événementielle, conçue fréquemment comme déroulement des événements politiques. Cette durée éphémère, «la plus trompeuse des durées» refléterait en fait l'histoire telle qu'elle est donnée à la conscience des hommes. Elle n'est pas seulement trompeuse parce que elle apparaît aux hommes comme la sphère de l'action possible, prône à leur volonté, mais aussi du fait que, comme l'histoire-récit, elle donne à l'historien lui-même l'illusion de reconstruire la chaîne causale accomplie des événements.

La durée moyenne capture la «conjuncture», les cycles et intercycles économiques, mais mesure aussi en termes de plusieurs générations des dimensions sociales, intellectuelles et technologiques, chacune ayant ses rythmes propres. Le limite de cette durée moyenne est que l'apparition des phénomènes cycliques cache toutefois les régularités, les permanences des systèmes dans la longue durée – la dimension profonde du temps qu'il fallait intégrer pour bâtir une nouvelle approche à l'histoire.

En cherchant d'établir la nouvelle tâche de l'histoire dans le champ des sciences humaines, Braudel invoque, dans l'essai sur la longue durée «la nécessité de confronter les modèles, eux aussi, avec l'idée de durée; car de la durée qu'ils impliquent dépendent assez étroitement, à mon sens, leur signification et leur valeur d'explication»¹⁹⁵. Modélisation du temps et paradigme explicatif résultent donc à nouveau étroitement liés.

La tâche de l'histoire s'avère être de rapporter les unes aux autres dans un système multidimensionnel les modèles du temps historique forgés selon l'échelle spatio-temporelle des unités d'observation adoptées par les différentes sciences humaines. «Chaque réalité sociale sécrète son temps ou ses échelles de temps», mais le fait du morcèlement en soi ne consente une appréciation correcte du changement historique. Bien sûr, les différents niveaux temporels ont son allure et rythme propre, mais cette constatation ne conduit encore pas à une approche véritablement historique. Pour saisir le changement – la véritable «passion de l'historien» –, il faut reconstruire la dynamique du système entier, il faut identifier «l'entrecroisement de ces mouvements, leurs interactions et leurs points de rupture»¹⁹⁶. Il faut en bref, comme le dit Burguière, «penser le caractère multidimensionnel du changement», en tant que «ensemble de mouvements solidaires ou du moins reliés entre eux». Cette tâche peut l'accomplir

¹⁹³ Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 745, où Braudel s'en prend à l'attitude atomisant de Lévi-Strauss: «il réduira les mythes à une série de cellules élémentaires, les mythèmes; il réduira (sans trop y croire) le langage des livres de cuisine en gustèmes». Voir Gurvitch, *La multiplicité des temps sociaux*, cit.

¹⁹⁴ Voir Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., et *Préface*, cit.

¹⁹⁵ Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 741.

¹⁹⁶ *Ibid.*, p. 749-750.

seulement «l'histoire totale», en tant que «dialectique de la durée»¹⁹⁷. Dans la théorisation de la «longue, ou même très longue durée», que la cible de Braudel soit la pluralité kaléidoscopique du temps sociaux des sociologues, ou la démarcation de l'histoire par rapport au structuralisme de Lévi-Strauss, il s'agit toujours d'historiciser l'approche des autres sciences humaines, de mettre en relation et en perspective les échelles d'observation qu'elles privilégient unilatéralement.

Braudel ne vise donc nullement à constater ou amplifier le «morcellement» du temps historique, mais au contraire à repérer une métrique commune («une même échelle») qui rende visible la «solidarité» fondamentale entre les différents niveaux, condition du dialogue et du travail interdisciplinaire des sciences humaines¹⁹⁸. Il invoque «une observation et une réflexion communes aux sciences sociales» basées sur la longue durée; dans ce «marché commun» l'histoire, porteuse d'un nouveau «dynamisme fédérateur», revendique l'ambition de se placer «au centre des sciences de l'homme»¹⁹⁹.

Braudel pose, en attaquant la pluralisation farouche des temps sociaux du sociologue Gurvitch, comme mesure commune aux trois couches temporels (longue durée ou temps structurelle, conjoncture ou durée moyenne, temps évènementiel ou éphémère) un temps objectif et mesurable, quasiment une ré-édition du temps/espace absolu newtonien. En effet, toutefois, l'ancrage effectif des différentes temporalités apparaît plutôt se placer dans la longue durée, dont la définition est elle-même plurielle, selon les types des «structures» qu'on y peut reconnaître.

L'historien reconnaît les structures de la longue durée par leur double effet: «soutiens et obstacles»²⁰⁰.

Obstacle, parce que les contraintes géopolitiques ou «écologiques» délimitent le champ d'action et le changement possible d'une civilisation autant que les mentalités, que les cadres culturels également «durs à mourir parfois contre toute logique»²⁰¹ déjà mises au jour par Febvre et Bloch. Ces cadres se présentent à l'historien littéralement comme «obstacles» à l'écoulement du temps. Dans la mesure où ils réduisent l'espace du possible, les figures dominantes de la longue durée sont en fait surtout la *stase* et la *répétition*.

¹⁹⁷ Voir Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 167-168; Braudel, *Histoire et sciences sociales*; cit., p. 726; cette expression relève du titre de l'œuvre de G. Bachelard, *La dialectique de la durée* (1936), Paris, PUF, 1950. Voir A.F. Voigt, *Um debate sobre a descontinuidade temporal: Fernand Braudel, Gaston Bachelard, Gaston Roupnel e Georges Gurvitch*, dans «História da Historiografia», 2013, 13, p. 188-203, et M Salomon, *Entre história das ciências e das religiões: o problema da temporalidade histórica em Lucien Febvre e Alexandre Koyré no entreguerras*, dans «História da Historiografia», 2015, 19, p. 107-123.

¹⁹⁸ Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 749.

¹⁹⁹ J. Revel, *Histoire et sciences sociales: le paradigme des Annales*, dans «Annales ESC», 1979, p. 1371 et 1366.

²⁰⁰ Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 731 ss.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 733.

Soutien, évidemment, dans la mesure ou la géométrie fixe ou répétée des relations constitutives que permettent de reconnaître le «structurelle» représente le moment de l'individuation d'une civilisation donné.

La valeur heuristique conférée à la répétition a une retombée méthodique majeure, qui correspond à l'emphase placée sur les sources de l'histoire sérielle – selon la définition de Chaunu en 1960²⁰² – et donc d'une méthode quantitative statistique, qui mesure répétitions et variations dans des grandeurs mathématisables, comme celles de l'économie ou de la démographie, pour déceler les «tendances séculaires». L'histoire sérielle donne ainsi une mesure adéquate au lent écoulement du temps à ce niveau profond.

A l'inverse de Lévi-Strauss, qui théorise la fonction de l'histoire dans le repérage des rapports invariants qui font la structure²⁰³, l'histoire utilise les invariants pour détecter les changements – les «points de rupture» déjà mentionnés. Pour cette raison, les dimensions du temps – les différentes échelles de la durée – doivent être ancrés dans la «semi-immobilité» de la structure, «autour de laquelle tout gravite»; mais, au même temps, la dynamique du changement, les véritables points de rupture qui marquent le «passage d'un monde à un autre» ne peuvent pas être expliqués au moyen d'un seul niveau, ni même au niveau structurant du temps profond.

En fait, bien que plusieurs critiques aient taxé Braudel, notamment dans la pratique de son travail historiographique²⁰⁴, de manquer exactement la pluralité causale du système étagé du temps social, on retrouve une indication méthodique intéressante justement dans sa confrontation avec Lévi-Strauss, auquel il conteste d'avoir dépassé «purement et simplement le temps en imaginant au terme d'une "science de la communication" une formulation mathématique de structures quasi intemporelles». Le modèle auquel se référait Lévi-Strauss est en fait le langage: l'histoire, comme la langue, est caractérisée par une structure des éléments invariants communs à toutes cultures, dont la combinaison particulière caractérise l'individualité de chacune.

²⁰² P. Chaunu, *Dynamique conjoncturelle et histoire sérielle: point de vue d'historien*, dans «Industrie», 6, 1960. Voir F. Braudel, *Pour une histoire sérielle: Séville et l'Atlantique (1504-1650)*, dans «Annales ESC», 18, 1963, 3, p. 541-553.

²⁰³ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, p. 28-29: «même l'analyse des structures synchroniques implique un recours constant à l'histoire. En montrant des institutions qui se transforment, celle-ci permet de dégager la structure sous-jacente à des formulations multiples, et permanentes à travers une succession d'évènements». Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 736, même en partageant la conviction que l'histoire et l'anthropologie soit «la même aventure de l'esprit», souligne que «ce qui intéresse passionnément un historien, c'est l'entrecroisement de ces mouvements, leur interaction et leurs points de rupture» (p. 650). Braudel et Lévi Strauss avaient été collègues à l'université de Sao Paolo dans les années 1930 (P. Burke, *The French historical revolution: Annales school, 1929-1989*, Cambridge, Polity Press, 1990, p. 104).

²⁰⁴ Par exemple Burke, *The French historical revolution*, cit., p. 40, reproche à Braudel le déterminisme, bien que «non simpliste», tandis que R. Koselleck, *The practice of conceptual history*, Stanford, Stanford University Press, 2002, p. 4, juge que Braudel faillit «to establish the causal relationship between the temporal layers thus singled out».

Le groupe social, comme la langue, trouve à sa disposition un très riche matériel psycho-physiologique; comme la langue aussi, il n'en retient que certains éléments dont quelques-uns au moins restent les mêmes à travers les cultures les plus diverses, et qu'il combine en structures toujours diversifiées²⁰⁵.

Il s'agit donc de s'interroger sur quelle «est la raison du choix, et quelles sont les lois de combinaison»²⁰⁶.

On pourrait rapprocher, mutatis mutandis, ces éléments primaires invariants de la nature – ou «corps-esprit» humain, dans ce contexte épistémique changé – aux *Anlagen* de Herder, d'autant plus que Lévi Strauss aussi dérive une loi semblable qui en aménage la “comptabilité”: «ce que l'on gagne sur un (côté), on est toujours exposé à le perdre de l'autre»²⁰⁷. Des lois structurelles règlent dans les deux cas la “compossibilité” des combinaisons, même si évidemment les combinaisons possibles, non plus contraintes par la finitude du temps octroyé à l'homme, sont en principe infinies. Mais le problème qui devient aigu chez le structuralisme est comment concevoir le changement, faute d'un principe moteur comme l'était l'individualité du peuple/nation herdérienne. Lévi-Strauss recourt à un modèle biologique d'inspiration «mutationniste», pour lequel le changement surgit de l'altération d'un élément singulier, qui est en mesure de déclencher une discontinuité radicale dans la structure. Cette vision relève de l'atomisme réductionniste de la «génétique classique» de son temps, pour laquelle des altérations même d'un seul gène étaient la cause première qui déclenchait un changement évolutif²⁰⁸.

Comme pour les altérations génétiques, le moteur principal du changement, et notamment de la création de la nouveauté biologique, était donc le hasard. Le changement déclenché par les variations des composants de la structure bouleverse son organisation. Après ce bouleversement, les composants déstructurés «s'éparpillent sur le tapis» de la même façon que des «dés», chaque fois «amenant autant de comptes différents». Le hasard détermine donc le changement, mais la recombinaison d'une structure nouvelle après son bouleversement dépend surtout de la logique interne à l'organisation, dont les lois

²⁰⁵ Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, cit., p. 49.

²⁰⁶ *Ibidem*.

²⁰⁷ Lévi-Strauss, *Race et histoire*, cit., p. 38-39.

²⁰⁸ Voir Müller-Wille, *Claude Lévi-Strauss on race, history, and genetics*, cit. sur le rapport entre la logique combinatoire de Lévi-Strauss et la génétique contemporaine, qu'il rapproche surtout à la «anti-racist literature produced by population geneticists», c'est-à-dire l'étude de l'évolution en termes de changement des fréquences géniques dans une population, de la quelle il relève notamment une idée d'évolution «as a purely stochastic process occurring through the chance combination of otherwise independent, and historically intransigent elements» (*ibid.*, p. 332). Dans *Race et culture* (dans «Revue internationale des sciences sociales», XXIII, 1971, 4), Lévi Strauss prend en compte aussi la biologie moléculaire de Jacob et Monod; Jacob, dans son célèbre essai *Evolution et bricolage* (dans «Le Monde», 6, 7 et 8 Septembre 1977) s'inspirera à son tour à la notion de bricolage de Lévi-Strauss.

accommodent les changements de sorte qu'elle garde ses fonctions caractéristiques²⁰⁹.

Bien que Braudel ne rentre pas dans les détails de la notion de transformation attachée au structuralisme de Lévi-Strauss, il répond avec un exemple concret, ce d'une «structure» culturelle de longue durée, le machiavélisme: un phénomène historique qui a eu un cycle de vie identifiable – avant de devenir, comme aujourd'hui, une catégorie politique plutôt métahistorique. Dans sa permanence, toutefois, on peut reconnaître la continuité d'une histoire, parsemée par des «renversements jusque dans la structure même»; telle structure plastique se révèle ainsi sensible «aux incidences et rebondissements, aux intempéries multiples de l'histoire». Elle ne se situe donc «pas seulement sur les routes tranquilles et monotones de la longue durée»; son tissu est entrelacé de traits qui sont «communs et demeurent immuables tandis qu'autour d'eux, parmi d'autres continuités, mille ruptures et bouleversements renouvelaient le visage du monde». Il est donc justement dans l'interaction entre les variations et «l'articulation profonde qui les commande», «d'infiniment petit et la très longue durée», que s'avère un changement dans l'identité. Ainsi les structures ne sont jamais «immobiles», elles ont elles-mêmes une histoire.

On peut (et surtout on doit) donc historiciser même les structures de la longue durée, poursuivre les contextes de leurs déploiements successifs ou leur érosion. Mais l'histoire de ces changements ne pourra qu'engager toutes les différentes couches du temps historique qu'elle embrasse, inclus celui des «interprétations successives» du machiavélisme²¹⁰.

Bien que Braudel cherche évidemment à récupérer dans la longue durée quelque peu de la continuité, ou au moins de l'irréversibilité, perdu de l'histoire-récit²¹¹, il reste que le temps structurelle n'est pas un «cours linéaire de événements pareils, mais une répétition constante de conditions semblables pour événements différenciés», comme le dit Koselleck²¹².

La puissance heuristique du modèle du temps étagé de l'histoire totale est qu'il se prête à une investigation autant sur les conditions de possibilité du changement que sur celles de la stabilité, et accorde à la *stase*, à l'inertie ou résistance au changement, la cyclicité et la répétition un statut épistémique aussi important que à la nouveauté et à l'*Einmaligkeit*.

Ce qui nous intéresse surtout dans ce contexte n'est pas la consistance de la version braudelienne de la dynamique historique, ni ses transformations dans

²⁰⁹ Lévi-Strauss. *Race et histoire*, cit., p. 38: «L'humanité en progrès ne ressemble guère à un personnage gravissant un escalier, ajoutant par chacun de ses mouvements une marche nouvelle à toutes celles dont la conquête lui est acquise ; elle évoque plutôt le joueur dont la chance est répartie sur plusieurs dés et qui, chaque fois qu'il les jette, les voit s'éparpiller sur le tapis, amenant autant de comptes différents».

²¹⁰ Braudel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 747.

²¹¹ O. Harris, *Braudel: Historical time and the horror of discontinuity*, dans «History Workshop Journal», 57, 2004, p. 163.

²¹² R. Koselleck, *Begriffsgeschichten. Studien zur Semantik und Pragmatik der politischen und sozialen Sprache*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2006, p. 60.

l'historiographie successive des Annales, concernant souvent la valeur respective et la puissance explicative d'une couche historique par rapport aux autres. L'essor de son approche au changement historique est d'être globale, *systemique*, c'est-à-dire de poursuivre, dans le modèle d'une «histoire totale», un projet d'intégration entre perspectives disciplinaires diverses, et ainsi de s'opposer à toutes formes de réductionnisme visées à identifier un seule ensemble de relations – soient-elles économiques, ou culturelles, ou politiques – comme la seule et véritable force motrice de l'histoire²¹³.

3.4. *L'histoire totale et l'approche holistique à la complexité dans les sciences de la vie: comparaisons*

On a vu que la fonction de l'Histoire avec la hache majuscule, le grand récit unifié qui s'achève dans la modernité, était aussi holistique: la diversité y était ordonnée dans un cadre unitaire, l'échelle unitaire du progrès ou du développement comme mesure commune, pour ainsi dire, du soi et de l'autre.

On a vu aussi que la débâcle de ce projet, et la critique radicale à sa fonction idéologique de justification de la supériorité européenne, sa politique impérialiste et colonisatrice, n'a pas rendu obsolète la quête de l'intégration. Mais l'approche à la complexité de l'histoire a radicalement changée. La recherche d'une histoire «à part entière», comme la voulait Febvre²¹⁴, doit passer pour la pluralisation: pluralisation des niveaux temporels et de leurs rapports constitutifs avec les espaces qui contraignent leur dynamique propre. Il s'agit d'une approche «postmoderne», dont les chiffres sont notamment la réflexivité (dans un sens proche à la notion de «epistemologisation» déjà introduite) et la pluralisation qui procède, comme le dit Revel, non plus «par simplification ou abstraction, mais en complexifiant, au contraire, le social, en l'enrichissant de significations mises au jour par l'écheveau indéfini des rapports»²¹⁵.

Par rapport à l'approche holistique du «grand récit» de l'histoire du XIX^e siècle, donc:

La notion d'histoire totale, telle qu'elle apparaît déjà sous la plume de Lucien Febvre et devient chez Braudel un projet explicite, se donne un objectif plus modeste quant au volume de connaissances qu'elle prétend rassembler sur une période et un espace donnés, mais plus exigeant quant aux procédures d'intégration et aux vertus explicatives de cette intégration²¹⁶.

²¹³ Comme le souligne Castelli Gattinara, *Storia, scienza del cambiamento*, cit., il s'agit d'une approche systémique, dans lequel les niveaux économique, sociale, politique et culturelle se veulent intégrés sans subordination.

²¹⁴ L. Febvre, *Pour une histoire à part entière*, Paris, S.E.V.P.N., 1962.

²¹⁵ Revel, *Histoire et sciences sociales*, cit., p. 1367. Sur la définition de construction «postmoderne» du temps en termes de *plurification* et *reflexivité*, voir J. Bender and D.E. Wellbery, *Introduction*, das Id. (ed. by), *Chronotypes: The construction of time*, Stanford, Stanford University Press, 1991.

²¹⁶ Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 167.

Cette approche a toutefois beaucoup d'affinités avec l'essor contemporain de la pensée systémique en biologie. On peut retrouver en fait certains motifs communs entre cette notion d'histoire totale (et au même temps pluralisée) et la théorie des systèmes telle qu'elle commence à se frayer le chemin en biologie autour des années 1950²¹⁷.

On a remarqué que les historiens des Annales, de Bloch et Febvre à Braudel, s'inspirait plutôt à la biologie qu'aux autres sciences de la nature contemporaines²¹⁸. Malheureusement, il n'est pas aisé d'établir des liaisons directes avec la réflexion systémique contemporaine en biologie, du fait qu'ils manquent à ma connaissance des études qui reconstruisent les interlocuteurs des historiens des Annales sur le côté de la biologie. La "doctrine pluraliste du temps" de Bachelard, inspiration directe pour Braudel, s'appuie en fait, pour la biologie, plutôt sur Lecomte de Noüy, qui soutenait la séparation d'un temps organique, voir physiologique, du temps absolu de la physique, que sur une articulation fine de la "superposition des temps" en biologie²¹⁹.

Toutefois, un renouvellement du tissage métaphorique entre histoire et biologie autour de la notion de système au XX^e siècle nous permet de suivre le fil des certaines analogies ou «ressemblances de famille» entre la pluralisation des temps historiques et celle des temps biologiques, à l'épreuve des textes à peu près contemporaines à l'entreprise de Braudel. Ce qui nous intéresse n'est pas forcément de risquer des analogies – toujours dangereuses – entre l'histoire totale et l'organisme biologique, mais plutôt de réfléchir sur certaines similitudes entre les effets de la pluralisation des temps dans les deux champs d'observation. Par exemple que, dans les deux cas, la pluralisation a eu la fonction épistémologique de complexifier des modèles établis de causalité appropriés aux (respectives) temps courts mais qui s'adaptaient mal aux «longues durées»; et que, dans les deux cas, ce qui émerge de la pluralisation sont des phénomènes de la *discontinuité* et de la *stase*.

On peut retrouver ainsi une ressemblance de famille entre la notion braudelienne d'histoire totale et la notion organiciste de système développé par Ludwig von Bertalanffy dès les années trente du XX^e siècle. Sa théorie générale des systèmes – dont une version fut traduite en français en 1961²²⁰ – relève de la

²¹⁷ Voir Caianiello, *L'histoire de la notion d'époque comme figure qualitative du temps*, cit.

²¹⁸ Burguière, *L'école des Annales*, cit., p. 78-79, 168-169 et 188, souligne la force d'attraction de la biologie en tant que modèle épistémologique pour l'histoire chez Bloch, Febvre et Braudel.

²¹⁹ Comme le remarque Rheinberger (*Marc Bloch à la lumière de l'épistémologie historique de sciences de la nature de Gaston Bachelard*, cit., p. 97), le nouvel esprit scientifique de Bachelard se forgeait plutôt à la lumière de la physique et de la chimie de son époque. Plus en général, l'intérêt des Annales pour l'histoire des sciences remonte déjà à Lucien Febvre (*À propos d'un précis d'histoire des sciences: sciences et techniques*, dans Id., *Vivre l'histoire*, Paris, A. Colin, 2009, p. 861-862). Voir aussi E. Castelli Gattinara, *Epistemologia e storia*, Franco Angeli, Milano-Roma, 1996; et M. Salomon, *Entre história das ciências e das religiões: o problema da temporalidade histórica em Lucien Febvre e Alexandre Koyré no entreguerras*, dans «Historia da historiografia», 19, 2015, p. 107-123.

²²⁰ L. von Bertalanffy, *Les problèmes de la vie* (1952), Paris, Gallimard, 1961.

même révolution indéterministe des sciences de la nature à cette époque, e se propose de mettre au jour et analyser les interactions non linéaires entre les composants particuliers des systèmes thermodynamiquement «ouverts».

Un trait fondamental des systèmes vivants, souligné par Bertalanffy comme par toute la pensée systémique successive, est qu'ils tendent à se stabiliser autour d'une forme particulière d'ordre²²¹. Il s'agit d'une architecture composée des niveaux temporels «étagés», chacun avec une fréquence caractéristique et une démarche causale à lui propre. La conception systémique de la totalité organique développée par Bertalanffy dès les années 1930 est donc celle d'une «pluralité intégrée», composée de l'entrecroisement de processus aux rythmes temporels différenciés²²².

Ce que nous appelons structures sont des processus lents et prolongés et ce que nous appelons fonctions sont des processus rapides et de courte durée. Dire qu'une fonction (la contraction d'un muscle, par exemple) est accomplie par une structure signifie qu'un processus rapide et de courte durée se superpose à une onde lente et de longue durée²²³.

Structure et procès ne sont pas différencié selon une dichotomie entre stase et dynamique, mais seulement selon le rythme temporel leur propre. L'image de la superposition des mouvements temporels à vitesses différentielles à la fonction de souligner l'historicité qui caractérise le système vivante à tous les niveaux²²⁴.

La représentation hiérarchique du rapport entre les différents niveaux temporels et causales a la fonction de s'opposer à tout réductionnisme: c'est dire de rejeter l'idée que la complexité peut devenir tractable seulement en écrasant la dynamique du système sur un niveau dont la portée causale est jugé plus important que les autres – réduisant par exemple la chimie à la physique, ou la biologie à la chimie, ou la psychologie à la biologie. Il s'agit au contraire de défendre l'autonomie des différentes sciences de la nature, et de contraster la tendance à dissoudre la complexité comme s'elle n'était qu'un épiphénomène.

La «conception de l'organisme comme système» chez Bertalanffy est d'ailleurs intrinsèquement relationnelle, du fait que ce qui caractérise les systèmes vivants est d'être thermodynamiquement ouverts, c'est-à-dire en «équilibre dynamique» d'échanges continuels avec leur environnement. L'organisme est donc situé dans un rapport constitutif avec son environnement, comme les civilisations dans l'espace chez les Annales.

²²¹ Voir par exemple H.A. Simon, *The architecture of complexity*, dans «Proceedings of the American Philosophical Society», 106, 1962, 6, p. 467-482.

²²² E. Laszlo, *Systems and structures – toward bio-social anthropology*, dans «Theory and Decision», 2, 1971, 2, p. 174, qui thématise justement le rapport entre structuralisme et théorie générale des systèmes.

²²³ Bertalanffy, *Problèmes de la vie*, cit., p. 180.

²²⁴ *Ibid.*, p. 182: «Les structures organiques ne doivent donc pas être considérées comme statiques mais comme dynamiques».

L'emphase sur l'organique est visée à introduire une distinction fondamentale entre vivant et non-vivant. L'historicité est selon Bertalanffy «étrangère aux systèmes inorganiques», et produise une véritable démarcation entre la version organiciste de l'holisme par rapport aux formes d'holisme qui ne reconnaissent pas de différences de nature entre principes organisationnels du vivant et du non vivant²²⁵.

Seulement pour le vivant faut-il donc mettre, chez Bertalanffy, au centre de l'enquête «des changements des systèmes dans le temps»²²⁶.

Il est toujours dans le sillage du mouvement systémique lancé par Bertalanffy que Waddington écrit en 1957, c'est-à-dire dans les mêmes années que l'essai sur la longue durée de Braudel:

Il y a une catégorie des points de vue qui à mon avis caractérise en particulier les entités biologiques, qui rend le cadre biologique plus complexe que celui de la physique [...] temps et changement sont partie de l'essence de la vie. Conséquemment, pour donner une image appropriée des choses vivantes, il faut considérer au moins trois types différents de changement temporel, qui ont lieu de façon continue et simultanée²²⁷.

Le vivant est constitué par trois «éléments temporels» qui diffèrent dans l'échelle: le temps plus large étant celui de l'évolution; l'échelle moyenne, celle du développement; le temps court, celui de la recharge d'énergie et des réactions chimiques. L'enjeu antiréductionniste est visible du fait que cette perspective vise à supporter l'autonomie des sciences dédiée à chacun de ces niveaux temporels: respectivement la théorie de l'évolution, l'embryologie et la physiologie.

Toutefois, il y a une différence remarquable par respect au système étagé du temps historique de Braudel. En fait, la fonction de la hiérarchisation de Waddington est aussi de mettre en lumière le rôle du développement – l'échelle moyenne – dans l'évolution. En fait, les premiers développements de la théorie organiciste des systèmes se sont produits justement dans la pensée embryologique, notamment chez Bertalanffy lui-même, et surtout dans le contexte anglais, c'est-à-dire chez Joseph Needham et C.H. Waddington²²⁸. La notion de

²²⁵ S. Caianiello, *L'olismo nella cultura tedesca tra scienza e filosofia*, dans M. Pirro e L. Zenobi, *Costruzioni di un concetto. Paradigmi della totalità nella cultura tedesca*, Milano-Udine, Mimesis, 2014, p. 95-120.

²²⁶ Voir L. von Bertalanffy, *The history and status of general systems theory*, dans «The Academy of Management Journal», 15, 1972, 4, p. 417.

²²⁷ C.H. Waddington, *The strategy of genes*, London, George Allen & Unwin, 1957, p. 5-7. Voir D. Haraway, *Crystals, fabrics, and fields: Metaphors of organicism in twentieth-century developmental biology*, New Haven, Yale University Press, 1976.

²²⁸ Voir L. von Bertalanffy, *Kritische Theorie der Formbildung*, Berlin, Gebrüder Borntraeger, 1928. Le médiateur dans le contexte anglais de l'organicisme de Bertalanffy était J. Woodger, traducteur de ce livre en anglais en 1933 (L. von Bertalanffy, *Modern theories of development: An*

développement qui jaillit en ce période dans la biologie va nettement à l'encontre de celle «récapitulative» systématisé par Haeckel à la fin du XIX^e siècle, dont les affinités avec le «récapitulationnisme» spirituel de l'historicisme de Droysen ou Dilthey sont d'ailleurs remarquables²²⁹. Loin d'être unitaire, même le développement se révèle dans sa complexité en tant qu'entrecroisement et intégration progressive des procès différents et en principe dissociable.

En fait, autour des années 1930, Joseph Needham démontra la dissociabilité des procès fondamentaux du développement (croissance, différenciation, métabolisme), qui se déploient chacun dans une relative autonomie vis-à-vis des autres²³⁰. Dans les mêmes années, toujours en Angleterre, Gavin de Beer rejetait la théorie haeckelienne de la récapitulation, et donnait une nouvelle signification causale au concept de hétérochronie. On peut décrire de façon générale les hétérochronies comme des événements de désynchronisation. Il s'agit de altérations dans la durée et/ou dans l'ordre de déclenchement des certains processus constitutifs du développement, qui conséquemment se dégagent les unes des autres. Ces altérations sont pour de Beer le moteur même du changement évolutif. Une conséquence très important de la reconnaissance du rôle des altérations hétérochroniques pour l'évolution était de faire sortir la théorie de l'évolution de l'impasse du gradualisme de Darwin; de petits changements dans l'action de gènes du développement, causant ces altérations, pouvaient en fait engendrer de discontinuités radicales au niveau phénotypique, et donc la transition d'une forme à l'autre²³¹. La relation non-linéaire entre gènes et formes traduit donc de changements minimaux en bouleversements soudaines, en conciliant les «petites variations» de Darwin avec les *discontinuités* longuement observées dans l'évolution des formes.

L'emphase sur la «très longue durée» comme niveau causale autonome revient sur le devant de la biologie plus tard, dans le contexte de la théorie hiérarchique de l'évolution, et emmène avec soi la figure de la *stase*. Dans les années 1980, Gould, Eldredge et des autres paléontologues relevait de la théorie

introduction to theoretical biology). Voir aussi P. Mengal (dir.), *Histoire du concept de récapitulation. Ontogenèse et phylogenèse en biologie et sciences humaines*, Paris, Masson, 1993.

²²⁹ Voir Caianiello *Droysen e l'idea storicista*, cit.

²³⁰ J. Needham, *On the dissociability of the fundamental processes in ontogenesis*, dans «Biological Reviews», 8, 1933, 2, p. 180-223.

²³¹ Voir S. Caianiello, *Immagini dello sviluppo da Gould a evo-devo*, dans S. Caianiello (a cura di), *Da Gould a evo-devo. Percorsi storici e teorici*, Roma, CNR Edizioni, 2014 (<http://www.ispf.cnr.it/system/files/testionline/DaGouldadevoevo/files/assets/basic-html/index.html#1>). On retrouve aussi chez Bertalanffy (*Les problèmes de la vie*, cit., p. 113) la même intuition fondamentale: «Des écarts de synchronisation dans les vitesses des processus embryonnaires peuvent se solder, singulièrement lorsqu'ils s'exercent sur les processus embryologiques initiaux, par des transformations d'une grande amplitude». Voir aussi S.J. Gould, *Ontogeny and phylogeny – revisited and reunited*, dans «Bioessays», 14, 1992, 4, p. 278: «L'hétérochronie [...] la thèse que des petits changements génétiques agissant dans les phases initiales du développement, pouvaient causer une cascade des effets phénotypiques majeures a représenté une des rares justifications légitimement darwiniennes pour un changement rapide à grande échelle».

hiérarchique des systèmes une conception multiniveau du changement évolutionnaire. Comme écrivait Eldredge, il s'agissait d'avancer «le principe que l'évolution est probablement un affaire plus complexe que la théorie synthétique ne nous laissait croire. La hiérarchie nous offre un cadre de référence plus réaliste et donc plus utile pour investiguer cette complexité»²³².

Pour ces scientifiques, l'évolution a lieu à chaque échelle – le gène, la population, l'espèce, le clade monophylétique. A chaque échelle peut-on en fait reconnaître des unités de sélection, ou individualités darwiniennes, qui diffèrent entre eux soit dans la fréquence propre – le tas de leur procès constitutif – soit dans l'échelle spatiale. L'enjeu de cette approche était encore de contraster l'orthodoxie néo-darwinienne, qui expliquait même la macroévolution, les phénomènes de la «très longue durée», au moyen des mécanismes de la microévolution, c'est-à-dire les changements dans la fréquence des gènes singuliers qu'on observait dans les populations modernes. On opposait donc un pluralisme autour des causes de l'évolution à la réduction à un seul modelé de causalité, celui qui réglait le temps court de la microévolution.

A différence de la microévolution, la macroévolution s'avérait tout-à-fait discontinue. La longue durée de l'évolution était notamment caractérisée, selon la théorie de l'équilibre ponctué de Gould et Eldredge, par la *stase*, suivie par des épisodes de spéciation rapide, c'est-à-dire par la création de nouvelles formes vivantes²³³. *Discontinuité* et *stase* devenaient ainsi les deux faces d'une même pièce. L'attaque à l'idée de l'évolution comme progrès graduel et ininterrompu, encore puissant dans le néodarwinisme du début du siècle²³⁴, ne pouvait être plus radical: la stase cessait d'être seulement la marque de l'action constante de la sélection naturelle vouée à garder les formes mieux adaptées, pour devenir plutôt l'épreuve de l'existence des rythmes temporels décalés et asynchroniques dans le procès évolutif. En plus, dorénavant la théorie ne devait plus expliquer seulement le changement, mais aussi son absence.

On aperçoit la ressemblance de famille dont j'ai parlé dans ce passage de Braudel du 1950: «il est nécessaire aux historiens d'aller a contrepente, [...] de ne pas étudier seulement le progrès, le mouvement vainqueur, mais aussi son opposé, ce foisonnement d'expériences contraires qui ne furent pas brisées sans peine, – dirons-nous l'inertie, sans donner au mot telle ou telle valeur péjorative?» – et encore dans sa définition de la force d'inertie comme «une des grandes ouvrières de l'histoire»²³⁵.

Je ne désire pousser plus loin l'entreprise dangereuse de cette comparaison, bien que j'espère avoir montré que la récurrence du souci pour la discontinuité

²³² N. Eldredge, *Unfinished Synthesis*, New York-Oxford, Oxford University Press, 1985, p. 214.

²³³ Voir S. Caianiello, *L'interno della selezione*, dans B. Continenza, E. Gagliasso et F. Sterpetti (a cura di), *Confini aperti in biologia*, Milano, Franco Angeli, 2013, p. 103-125.

²³⁴ M. Ruse, *Monad to man: The concept of progress in evolutionary biology*, Cambridge MA - London, Harvard University Press, 1996.

²³⁵ F. Braudel, *Pour une économie historique*, dans «Revue économique», 1, 1950, p. 40, et Id., *Civilisation matérielle, économie et capitalisme: XV^e-XVIII^e siècle*, Paris, A. Colin, 1979, vol. 1, p. 495.

et la stase dans ces champs d'études si différents dans la seconde moitié du XX^e siècle ne relève pas seulement du hasard, mais d'un tournant capital qui traverse plusieurs savoirs et les entraîne vers une notion de système au temps pluralisé.



Silvia Caianiello

ISPF – CNR, Napoli

caianiello@ispf.cnr.it

– Figures du temps historique et instances de la méthode

Citation standard:

CAIANIELLO, Silvia. Figures du temps historique et instances de la méthode. Laboratorio dell'ISPF. 2017, vol. XIV (21). DOI: 10.12862/Lab17CNS.

Online: 20.12.2017

ABSTRACT

Figures of historical time and instances of the method. The paper highlights the interaction between the representations of historical time and the epistemological approaches to history, with particular emphasis on the process of discretization of time. This outcome, precondition for the building of the modern historical consciousness, is pursued through different pathways, such as the history of the philological method, the *Querelle des Anciens et des Moderns*, and the acknowledgement of the secular transformation of the earth. Notwithstanding the paradigmatic relevance of the great philosophies of history by Herder and Hegel, it is argued that the shift to an open-ended representation of historical time was established only in the scientific historicism of Ranke and Droysen. Droysen's pathbreaking epistemological innovations are compared to the major tenets of the *Annales* School in France and it is further argued that the epistemological endeavour to restore the intelligibility of history in a global, albeit pluralized, perspective brings Braudel close to the systemic approaches of the biology of his time.

KEYWORDS

Historical time; Epistemology; Philosophy of history; Historicism/Historism; System theory

SOMMARIO

Figure del tempo storico e istanze del metodo. Il saggio presenta un contrappunto tra il mutare delle figure dominanti del tempo storico e l'elaborazione di istanze metodiche ed epistemologiche nei diversi ambiti del sapere che giocano un ruolo di primo piano nel processo della discretizzazione del tempo. Di questo esito, presupposto della moderna coscienza storica, si rintracciano alcuni percorsi, quali la storia del metodo filologico, la *Querelle des Anciens et des Modernes*, il riconoscimento della trasformazione secolare della natura. Nonostante l'importanza delle grandi filosofie della storia di Hegel e di Herder, si sostiene che la conseguenza estrema della discretizzazione del tempo storico, la sua apertura indefinita al futuro, sia sistematizzata soltanto nello storicismo scientifico di Ranke e di Droysen. In particolare quest'ultimo incorpora le conseguenze sia metodologiche che epistemologiche della nuova visione del tempo. Molti aspetti si ritrovano nella scuola francese degli *Annales*, in particolare con Braudel, che si rivela anche vicino all'approccio epistemologico della teoria dei sistemi della biologia a lui contemporanea.

PAROLE CHIAVE

Tempo storico; Epistemologia; Filosofia della storia; Storicismo; Teoria dei sistemi

Laboratorio dell'ISPF

ISSN 1824-9817

www.ispf-lab.cnr.it